

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE
DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

*Et successivement exécutés par le Commodore
BYRON, le Capitaine CARTERET,
le Capitaine WALLIS & le Capitaine
COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN,
le SWALLOW & l'ENDÉAYOUR;*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SEPTIÈME.



A P A R I S,

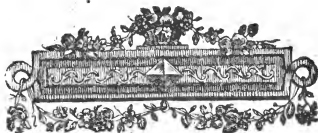
Chez { NYON, l'ainé, rue du Jardinets.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.



M. D C C. L X X X I X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE;

Dans les années 1769, 1770 & 1771;

*Par JACQUES COOK, commandant
le Vaisseau du Roi l'Endéavour.*



LIVRE III.

CHAPITRE III.

Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la Baie de la Trinité à la Rivière Endéavour.

JUSQU'ICI nous avons navigué sans accident sur cette côte dangereuse où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770.
Juin.

latitude , c'est-à-dire , de plus de treize cens milles , cache par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avons donnés aux différentes parties du pays , n'étoient des monumens de détresse ; mais , en cet endroit , nous commençâmes à connoître le malheur , & c'est pour cela que nous avons appelé *Cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avons apperçue au Nord.

Ce cap gît au 16^d $6'$ de latitude S. & au 214^d $39'$ de longitude Ouest. Nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à trois ou quatre lieues le long de la côte , ayant de 14 à 12 & 10 brasses d'eau : nous découvrîmes au large deux isles situées au 16^d de latitude S. à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir , la terre la plus septentrionale qui fût en vue , nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. , & nous avions au N. $\frac{1}{2}$ O. deux isles basses & couvertes de bois , que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles , & nous ferrâmes le vent au plus près , en voguant à la hauteur de la côte à l'E. N. E. & N. E. $\frac{1}{4}$ E. ; car c'étoit mon dessein de tenir le large toute la nuit ,

non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux isles découvertes par Quiros, & que des Géographes, par des raisons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair-de-lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de 14 à 21 brasses; mais, pendant que nous étions à souper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à 12, 10 & 8 brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur-le-champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, & tout étoit prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes 20 & 21 brasses; comme cette profondeur continuoit, les Officiers quittèrent le tillac fort tranquillement & allèrent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de 20 à 17 brasses, & avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau

ANN. 1778.
Juin.

ANN. 1770.

Juin.

toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnoit la boule en le battant contre le rocher sur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, & tous les visages exprimoient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'espace de trois heures & demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës, & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui se trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de 3 à 4 brasses d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaisseau avoit touché le cap au N. E., & à environ trente verges à tribord, l'eau avoit une profondeur de 8, de 10 & de 12

brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à tribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec son cable dans le bateau, & on alloit la jeter du même côté; mais, en sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabestan, dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau si nous n'enlevions pas l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce tems, il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fausse quille, & à chaque instant la mer se préparoit à nous engloutir. Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, & nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage, car malheureusement nous échouâmes à la marée haute, & elle étoit alors considérablement diminuée; ainsi, en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau

ANN. 1770
juin.

ANN. 1770.
Juin.

de moins que la marée en avoit perdu en tombant, nous ne nous serions trouvé que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procuroit cette circonstance, c'est que la marée montante soulevant le vaisseau sur les rochers, il ne barboit pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante, mais il étoit incertain que le bâtiment pût tenir jusqu'alors; d'autant plus que le rocher grattoit sa quille sous l'épaule du stribord, avec une si grande force qu'on entendoit le ratiffement de la cale de l'avant; notre situation ne nous permettoit pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur-le-champ; nous n'avions que six canons sur le tillac: nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions & plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchoit presque de la gaieté, & sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement: nos matelots étoient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul

jurement ; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort sembloit si prochaine , réprima à l'instant cette profane habitude, quelque empire qu'elle eût.

ENFIN la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace intermédiaire, une seule isle sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avoit été fort, notre bâtiment auroit infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin ; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot; nous ressentîmes une douleur & une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flotloit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit : nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la mer tout

Ann. 1770.
Juin.

ANN. 1770.
Juin.

ce qui ne nous étoit point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tomboit, l'eau y entroit avec tant de rapidité; que deux pompes, travaillant continuellement, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond: à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord, & la pinasse, qui étoit sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'un à tribord, & l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devons nous servir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du cable, qui étoit entre lui & les ancres, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers sur lequel il étoit. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençoit à monter; mais nous remarquâmes en même-tems que la voie d'eau faisoit des progrès alarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui

fut en état de travailler : trois pompes manœuvroient continuellement , mais la voie d'eau avoit si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau alloit couler à fond , dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le rocher. Cette situation étoit effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau seroit remis à flot , non pas comme le moment de notre délivrance , mais comme celui de notre destruction : nous savions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre , & que quand la crise fatale arriveroit , comme il n'y auroit plus ni commandement ni subordination , il s'ensuivroit probablement une contestation pour la préférence , qui augmenteroit les horreurs du naufrage même & nous feroit périr par les mains les uns des autres ; cependant nous savions très-bien que si on en laissoit quelques-uns à bord , ils auroient vraisemblablement moins à souffrir en périssant dans les flots , que ceux qui gagneroient terre , sans aucune défense contre les habitans ; dans un pays où des filets & des armes à feu suffiroient à peine pour leur procurer la nourriture ; & que , quand même ceux-ci trouveroient des moyens de subsister , ils seroient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible , sans espoir de goûter jamais les consolations de la

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770.
Juin.

vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, on en excepte des Sauvages nus qui passoient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, & qui étoient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre.

LA mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre sort, approchoit, chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons; cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes, se préparèrent à travailler au cabestan & au vindas, & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes; nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisoit pas alors plus d'eau que quand il étoit sur le rocher; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avoit gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais, ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives, & perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber

dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux , entièrement épuisé , s'étendoit sur le tillac , quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé , & qu'ils étoient épuisés à leur tour , ils se jetoient à terre de la même manière que les premiers , qui se relevoient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres , jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé *la carlingue* , & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur , il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui , jusqu'alors , avoit mesuré la hauteur de l'eau , ne ne l'avoit prise que sur la carlingue & avoit fait son rapport en conséquence ; mais celui qui le remplaça pour le même service , la mesura sur le bordage extérieur , par où il jugea que l'eau avoit gagné en peu de minutes , sur les pompes , dix-huit pouces , différence qui étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances , ce qui auroit bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion du

ANN. 1770,
Juin

ANN. 1770.
Juin.

désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, & la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi dangereux qu'il l'avoit crain, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir, mal-fondés, inspirèrent une nouvelle vigueur ; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue & par découragement, cependant ils reiterèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avoit pas à balancer ; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes, travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre ; mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, & nous fûmes obligés d'en couper le cable ; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers ; mais, dans notre situation, ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisons pas beaucoup

beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à aborder le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au Sud-Est; &, à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

IL étoit cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; &, comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en-dedans: dans cet état M. Monkhouse, un des Officiers de poupe, vint à moi & me proposa un expédient dont il s'étoit servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avoit eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avoit remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient; qu'on appelle *larder de la bonnette*; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération: il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770.
Juin.

fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même-tems de la surface de la voile, qui se trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet évènement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation; les gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'un continent, & à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avoit été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de chercher un lieu

convenable pour le radoub , & pour suivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnoissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord , de ce qu'au milieu de notre détresse , on n'entendit point d'exclamations de fureur & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir ; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçoit , chacun , maître de soi , faisoit tous ses efforts avec une patience paisible & constante , également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la somnolente léthargie du désespoir.

SUR ces entrefaites , comme nous avions un petit vent de l'E. S. E. , nous dressâmes le grand mât de hune & la grande vergue , & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12) , quand nous mîmes à l'ancre , par 17 brasses , à sept lieues de distance de la côte & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

CE banc de rochers ou ce bas-fond , gît au 15^d 45' de latitude S. , & à six ou sept lieues de la *Nouvelle-Hollande* ; ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte , sur-tout au Nord , & nous en avons vu un autre au Sud , sur l'extrémité duquel nous passâmes , pendant que nous avions des son-

ANN. 1770.
Juin,

ANN. 1770.
Juin.

des fi inégales, environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau & a l'apparence d'un sable blanc ; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, est aussi à sec à la marée basse, il consiste en cet endroit de pierres de sable ; mais tout le reste est un rocher de corail.

TANDIS que nous étions à l'ancre, pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaisseau faisoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçoit pourtant pas un danger prochain, & à six heures du matin du 13, nous appareillâmes pour porter au N. O. avec une petite brise du S. S. E., en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures, nous passâmes tout près & en-dehors de deux petites îles situées au 15^d 41' de latitude Sud, & à environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande*; je les appellai *Hope Islands*, (*Isles de l'Espérance*) parce que, dans notre danger, le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos desirs, auroit été d'y aborder. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre, & au 15^d 37' de latitude Sud; la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* qui fût en vue, nous ressembloit au N. 30^d O., & les *Isles de l'Espérance* s'étendoient du S. 30^d E. au S. 40^d Est. La sonde rapportoit alors douze brasses, & nous

avons plusieurs bancs de sable en-dehors de nous; à ce tems la voie d'eau n'avoit pas augmenté; mais afin d'être prêts à tout événement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette : l'après-midi, ayant une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ E., j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour sonder à l'avant du vaisseau, & pour chercher un havre où nous pussions nous radoubier & remettre le vaisseau en estive. A trois heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinèrent; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'étoit pas assez profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher, comme il y avoit plusieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre par quatre brasses à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du N. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ Est. La pinasse étoit toujours en mer avec un des contre-mâtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-dessous du vent, il avoit précisément découvert un havre convenable, où il y avoit assez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande.

EN conséquence de cette découverte, je

ANN. 1770.
Juin.

levai l'ancre à six heures du matin, du 14;
&, après avoir détaché deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions apperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais, malgré toutes nos précautions, nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler : heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refusé de prendre le vent : notre situation n'étoit pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds, & j'avois de fortes raisons de craindre d'être chassés dessous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger notre route; je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le havre étoit aussi plus petit que je ne comptois, mais il étoit très-propre à l'usage que j'en voulois faire; & il est très-remarquable que, dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les

mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. A midi, notre latitude étoit de 15^d 26' Sud. Le reste du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont, nous défenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites; nous amenâmes le mât du petit perroquet, nous rentrâmes le boute-hors de beaupré; & nous désagréâmes la vergue de civadière; dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il seroit possible; afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau, que nous supposâmes être dans cette partie: au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poste toute la journée du 15: le 16, il se modéra; & sur les six heures du matin, nous virâmes à pic, dans le dessein de mettre à la voile; mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise & de filer de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de mer qui souffloit très-frais, quant nous mîmes à l'ancre, continua avec la même force presque tous les jours que nous y restâmes: nous n'eûmes calme que pendant que nous étions sur le rocher & une

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770.
Juin.

autre fois; le vent même qui nous porta sur la côte, s'il s'étoit levé dans le tems de notre détresse, auroit certainement mis notre bâtiment en pièces. Le soir de la veille, nous avons apperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous, & comme nous étions forcés de rester quelque tems dans cet endroit, nous ne désespérions pas de faire connoissance avec les Naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchaient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent du feu, mais il nous fut impossible de deviner quelle étoit leur intention.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très-effrayans : notre pauvre Otahitien, Tupia, qui se plaignoit depuis quelque tems que ses gencives étoient malades & enflées, & qui, suivant l'avis du Chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon, avoit alors des boutons livides sur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous nos remèdes parmi lesquels on lui avoit administré sur-tout du quinquina. La santé de M. Green, notre astronome, s'affoiblissoit, & ces circonstances, entre plusieurs autres, nous faisoient désirer impatiemment d'aller à terre.

Le matin, du 17, quoique la brise fût toujours fraîche, nous nous hasardâmes à lever l'ancre & pousser la barre au vent vers le havre; mais, dans la route, le vaisseau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la première, sans peine, mais la seconde il tint fortement. Nous abattîmes la vergue de misaine, les petits mâts de hune & les boute-dehors, & nous en fîmes un radeau le long du vaisseau: heureusement la marée montoit, &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, &, après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée au Sud, nous portâmes à terre; avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hanfîères.

ANN. 1770.
Juin.



C H A P I T R E IV.

Ce que nous fîmes sur la Rivière Endéavour pendant qu'on y radouboit le Vaisseau. Description du Pays adjacent de ses Habitans & de ses productions.

ANN. 1770.
Juin.

LE MATIN, du 18, nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage; la côte étoit si escarpée, que le bâtiment flotloit à vingt pieds de distance de la grève : nous dressâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades & l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vuides & une partie de l'équipement. Des que la tente pour les malades fut prête, ils allèrent à terre au nombre de neuf, & je dépêchai le bateau afin de tirer la seing, dans l'espoir de nous procurer quelques poissons, mais il revint sans avoir rien pris. Sur ces entrefaites, je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre; elle ne présentait pas un coup-d'œil qui nous promît beaucoup d'avantages; la terre basse près de la rivière

étoit entièrement couverte de palétuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être par-tout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays, & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons indiennes, & des endroits où les habitans avoient apprêté des poissons à coquilles; ils ne paroissoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Tupia, qui s'occupoit à pêcher à la ligne, & qui vivoit uniquement du produit de sa pêche, recouvra bientôt sa santé, mais M. Green étoit toujours fort mal.

ANN. 1770.
Juin.

Le lendemain, au matin, 19, je tirai les quatre canons qui étoient dans la calle, & je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des cables & le reste de l'équipement & du lest que renfermoit la calle. L'après-midi, on en sortit en outre tout le bagage des Officiers & les futailles; de sorte qu'il n'y restoit rien à l'avant & au milieu que les charbons & une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge, & le Serrurier & son aide travaillèrent à faire des clous & les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté; il trouva qu'il consistoit principalement en

ANN. 1770.
Juin.

collines de sable, & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra, dans sa promenade, de grandes troupes de pigeons & de corneilles; il tua plusieurs des premiers oiseaux qui étoient extrêmement beaux, mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étoient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer.

LE 20, nous débarquâmes la poudre & nous vuidâmes la calle du lest de pierre & du bois, & après cet allégement le vaisseau ne tiroit plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant, & treize pieds à l'arrière. Je crus que cette diminution, jointe à celle que produiroit d'ailleurs un meilleur arrimage des charbons à l'arrière, seroit suffisante, car je trouvai que l'eau s'élevoit & retomboit perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées; mais, dès qu'on eut ôté les charbons de dessus la voie d'eau, nous entendîmes l'eau qui se précipitoit un peu à l'arrière du mât de misaine, à environ trois pieds de la quille; ce qui me détermina à vuidier entièrement la calle. Le soir, M. Banks observa que, dans plusieurs parties du golfe, il y avoit de grandes quantités de pierres-ponces qui étoient à une distance considérable

au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

ANN. 1770.
Juin.

Le lendemain, au matin, 21, nous nous mîmes de bonne heure à l'ouvrage, & à quatre heures de l'après-midi, nous avions sorti tous les charbons & toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre, à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande & arrêter la voie d'eau : il tiroit alors sept pieds neuf pouces d'eau à l'avant, & treize pieds six pouces à l'arrière. La marée étant haute à huit heures, j'amenai l'avant du bâtiment à terre, mais je tins la poupe à flot, parce que je craignois d'échouer : il étoit cependant nécessaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près possible de la côte.

Le 22, à deux heures du matin, le jufant de la marée ayant fini, nous fûmes en état d'examiner la voie d'eau qui se trouva au premier bordage du flottaifon un peu devant les cadences de l'avant de tribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples ; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brèches formoient un

ANN. 1770.
Juin.

coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau, sans cela il auroit été absolument impossible de le sauver; sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable. L'un des trous étoit assez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre, mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit resté engagé; de sorte que la seule eau, qui passoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné sur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui seroit arrivé si la brèche n'avoit été remplie par rien : nous reconnûmes aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les couples, & avoient presque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte; en l'examinant plus attentivement nous vîmes qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée; & qu'une grande partie du doublage s'étoit détachée dessous l'épaule du bas-bord. Il manquoit aussi un

morceau considérable de la fausse quille, & effectivement nous avons vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaisseau battoit contre les rochers; le reste étoit aussi très-délabré. Le brion & la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas assez pour causer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçus à l'arrière, mais nous avons lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puisqu'il entroit peu d'eau dans la calle, lorsque la marée basse se trouvoit au-dessous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers se mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles & des clous. Sur ces entre-faites, j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la rivière afin de tuer des pigeons pour les malades; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un lévrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de souris & qui étoit extrêmement agile; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

Le lendemain, au matin, 23, je dépêchai un bateau pour jeter la seine; mais, à midi, ils ne rapportèrent que trois poissons, quoique nous en vissions un grand nombre sauter

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1779.
Juin.

aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radoubler le côté du stribord; à neuf heures du soir, nous mîmes le vaisseau sur l'autre côté & nous le tirâmes au large d'environ deux pieds, dans la crainte d'échouer. Presque toutes les personnes de l'équipage virent, ce même jour, l'animal dont les chasseurs avoient fait la description la veille, & un des matelots qui venoit de roder dans les bois, nous dit à son retour qu'il croyoit sincèrement avoir vu le diable; nous lui demandâmes sous quelle forme il lui avoit apparu; il nous donna la réponse d'un style si singulier que je vais rapporter ses propres paroles « Il étoit, dit-il, aussi gros qu'un » gallon (a) & lui ressembloit beaucoup; il » avoit des cornes & des ailes, cependant il » se traînoit si lentement dans l'herbe, que » si je n'avois pas eu peur, j'aurois pu le » toucher. » Nous découvrîmes bien-tôt que cet objet formidable étoit une chauve-souris; il faut convenir que les chauve-souris ont ici une figure effrayante, car elles sont presque entièrement noires & aussi grosses qu'une perdrix. Il est vrai qu'elles n'ont point de cornes, mais l'imagination d'un homme qui

(a) Mesure d'Angleterre qui contient 231 pouces cubes (Anglois).

croyoit

croyoit voir le diable, pouvoit aisément suppléer à ce défaut.

ANN. 1770.
Juin.

LE 24, dès le grand matin, les charpentiers commencèrent à raccommoder le doublage au-dessous du bas-bord, où nous trouvâmes deux planches presque à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement, chercher des rafraîchissemens pour les malades; ils revinrent vers le midi, & rapportèrent un petit nombre de choux palmistes & des fruits du plane sauvage. Les fruits du plane étoient les plus petits que j'eusse jamais vus, & la chair, quoique d'un assez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme je me promenois le matin à peu de distance du vaisseau, je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit si souvent. Il étoit d'une légère couleur de souris, & il ressembloit beaucoup par la grosseur & la figure à un lévrier; il avoit aussi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer; & je l'aurois pris pour un chien sauvage, si au lieu de courir, il n'avoit pas sauté comme un lièvre ou un daim. On disoit que ses jambes étoient très-minces; & la trace de son pied semblable à celui d'une chèvre; mais l'herbe étoit si élevée dans l'endroit où je l'aperçus qu'elle lui cachoit les jambes, & le terrain étoit trop dur pour qu'il pût

ANN. 1770.
Juin.

y imprimer la trace de son pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il pensa que son espèce étoit encore inconnue.

APRÈS que le vaisseau eut été tiré à terre, toute l'eau qui y entroit se retiroit vers la proue, de façon qu'il étoit à sec à l'avant, & avoit neuf piéds d'eau à l'arrière. Comme on ne pouvoit pas examiner l'intérieur de la calle en cet endroit, je profitai le soir de la marée basse, & je fis descendre au - dessous le Maître & deux hommes pour examiner tout le côté extérieur du bas - bord. Ils reconnurent que le doublage s'étoit détaché autour du premier bordage de flottaison dans la partie correspondante au grand mât & qu'une portion d'une planche étoit un peu endommagée, mais ils convinrent qu'ils n'avoient point reçu d'autre dommage important. La perte seule du doublage étoit un grand malheur, parce que les vers pouvoient attaquer la quille, ce qui nous exposeroit à beaucoup d'inconvéniens & de dangers; mais comme je n'y voyois de remède que de mettre le bâtiment à la bande, & que cette opération, en supposant qu'elle fût praticable, demandoit un travail immense & un tems fort long, je fus obligé de me contenter de ce que nous avions fait. Cependant les charpentiers continuèrent dans la soirée, à

calfeater au-dessous de la quille, jusqu'à ce que la marée interrompît leur ouvrage. La marée du matin ne descendit pas assez pour leur permettre de le reprendre; le flot & le jusant n'étoient considérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions sur le rocher. La position du vaisseau, qui rejettoit l'eau à l'arrière, fut très-près de priver les sciences de toutes les connoissances que M. Banks avoit rassemblées au prix de tant de travaux & de périls. Il avoit déposé la collection curieuse de plantes qu'il a faite pendant tout le voyage, dans la soute au biscuit qui est à l'arrière du vaisseau, pensant que c'étoit l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposoit en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état, à force de soins & d'attention, mais quelques-unes furent entièrement pourries & perdues.

Le 25 fut employé à remplir les futailles & à raccommoder les agrêts; & à la marée basse les chapentiers finirent le raboub au-dessous du bas-bord, & dans tous les endroits que la marée permit de visiter; on attachâ quelques tonneaux au-dessous des épaules du vaisseau, afin qu'il pût flotter plus facilement,

ANN. 1770.
Juin.

& le soir à la marée haute, nous tâchâmes de le remettre au large, mais fans succès; car quelques-unes des futailles, dont on vient de parler, se détachèrent.

Le matin du 26 fut employé à mettre en état de nouveaux tonneaux que nous destinions à cet usage, & l'après-midi nous n'en attachâmes pas moins de 38 au-dessous de la quille du vaisseau; mais, à notre grand regret, cette tentative fut encore inutile & nous fûmes réduits à la nécessité d'attendre jusqu'à la première grande marée.

Le même jour quelques-uns de nos Officiers; qui avoient fait une excursion dans les bois, rapportèrent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes être la même quë celle qui est appelée *cocos* dans les isles d'Amérique; mais, en la goûtant, les racines se trouvèrent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant presque aussi bonnes que celle de l'épinard: il croissoit dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes, une grande quantité de choux palmistes, & une espèce de plante sauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva aussi un autre fruit à-peu-près de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncé: en le détachant de l'arbre, il étoit dur

& d'un goût désagréable ; mais, après avoir été gardé quelques jours, il devint mol, & il avoit une saveur très-ressemblante à une prune de damas d'une médiocre bonté.

ANN. 1770.
Juin.

Le lendemain au matin, 27, nous commençâmes à transporter quelques-uns des matériaux de l'arrière à l'avant du vaisseau, afin de le mettre en estive. Dans le même tems le ferrurier continua de travailler à la forge, le charpentier calfata le bâtiment, & d'autres personnes remplirent les futailles & raccommodèrent les agrêts. L'après-midi, je remontai le havre dans la pinasse, & je tirai plusieurs fois la seine, mais je ne pris que vingt ou trente poissons, qui furent distribués aux malades & aux convalescens.

Le 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appelée dans les isles d'Amérique *chou caraïbe*, & qui nous fournissoit un légume. Tupia rendoit beaucoup meilleure la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four pareil à celui de son pays ; mais ce fruit étoit si petit qu'il ne pouvoit pas fournir une nourriture à l'équipage. Ils trouvèrent, dans leur promenade, un arbre qui avoit été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même manière que ceux que nous avons vus dans la *Baie de Botanique* ;

Ann. 1779,
Juin

ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales, & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillières étoient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre, & qu'on dit être des momumens des Druides. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Le 29, à deux heures du matin, j'observai conjointement avec M. Green, une émerfion du premier satellite de Jupiter : elle arriva à $2^d\ 18' 53''$, ce qui nous donna $214^d\ 42' 30''$ O, pour notre longitude; nous étions au $15^d\ 26'$ de latitude Sud. A la pointe du jour, j'envoyai de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner un livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un de mes Officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

Le lendemain, au matin, 30, encouragé par le succès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; je chargeai aussi quelques jeunes Officiers de dresser le plan du havre, & je montai une colline, qui est sur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors, & je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans, qui sont le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit aussi loin que je pouvois appercevoir avec ma lunette; & la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau: il y avoit quelqu'apparence d'un passage au Nord, & je n'espérois sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car, comme le vent souffle constamment du S. E., il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de nous en retourner au Sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien & de couleur de paille, qu'ils couroient comme le lièvre, & qu'ils étoient à-peu-près de la même grosseur. L'après-midi, nos gens revinrent de la pêche, qui avoit été encore

ANN. 1779.
Juin.

plus heureuse que le jour précédent, car je fus en état de donner deux livres & demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbage qu'on avoit cueillis ; on en fit un mets très-agréable, qui, joint à la provision abondante de poisson, nous procura un excellent rafraîchissement.

Juillet.

LE lendemain, premier Juillet, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche; elle fut encore heureuse, & les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vus, sans pouvoir en attraper aucun. Ils apperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Gore, mon second Lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles, elles venoient probablement de quelque isle au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito santo de Quiros*, puisque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle est située : ce jour-là le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'est-à-dire plus haut qu'il n'étoit monté depuis notre arrivée sur la côte.

LE lendemain, 2, dès le grand matin, j'envoyai le Maître dans la pinasse, hors du havre, pour sonder aux environs des bancs de sable dans le large, & pour examiner s'il

y avoit un canal au Nord; nous avions alors une brise de terre qui dura jusqu'à environ neuf heures, & qui fut la première depuis notre entrée dans la rivière. A la marée basse, nous attachâmes quelques futailles vuides sous les épaules du vaisseau, espérant qu'il se trouveroit à flot à la première marée haute; nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de succès, & à la marée haute nous entreprîmes de nouveau de mettre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

LE lendemain, 3, à midi, le Maître revint & nous apprit qu'il avoit trouvé un passage entre les bancs de sable, & il nous décryvit sa situation; il dit que les bancs étoient des rochers de corail, dont la plupart étoient à sec à mer basse, & qu'il étoit descendu sur l'un d'eux: il y trouva quelques pétoncles d'une si énorme grosseur que deux hommes ne pouvoient pas en manger une seule, & beaucoup d'autres poissons à coquille, dont il nous apporta une grande quantité. Il avoit débarqué le soir à environ trois lieues de notre mouillage dans une baie où il trouva quelques-uns des Naturels du pays qui étoient à souper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à son approche, en laissant quelques-uns de leurs mets, & un

ANN. 1770.
Juillet.

ANN. 1770.
Juillet.

feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maison ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que quoique les bancs de sable, qui sont à la portée de la vue de la côte, abondent en poissons à coquilles, qu'on peut attraper aisément à la marée basse; cependant nous ne vîmes aucuns restes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu. Nous apperçûmes aussi pendant quelque tems un Caïman nager autour du vaisseau, & à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux efforts, qui heureusement réussirent; nous reconnûmes pourtant que pour avoir eu trop long-tems le cap à terre, & la poupe à flot, il avoit fait une voie d'eau entre les ponts, à la hauteur des grandes cadènes, de sorte que nous fûmes forcés de le ramener de nouveau à terre.

LA matinée du lendemain, 4, fut employée à le mettre en estive, & après l'avoir remorqué plus loin dans le havre, nous attendîmes la marée haute, & nous l'échouâmes ensuite sur le banc de sable qui est sur le côté méridional de la rivière, parce que le premier endroit étoit sujet à des inconvéniens. J'avois grande envie d'essayer de nouveau de visiter la quille, dans la partie où le doublage avoit

Été rongé ; mais quoiqu'il y eût à peine quatre
pieds d'eau au-dessous du bâtiment , à la marée
basse , cet endroit n'étoit pas à sec.

ANN. 1770,
Juillet.

LE 5 , j'engageai un des charpentiers ;
homme de confiance , de descendre au fond
du vaisseau & d'examiner ce dommage : il me
dit que trois bandes du doublage , d'environ
huit pouces de long , manquoient , & que le
grand bordage avoit été un peu gâté ; ce
rapport étoit parfaitement conforme à
celui du Maître & des autres personnes qui
avoient visité le dessous de la quille. J'eus
pourtant la consolation de voir que , dans
l'opinion du charpentier , ces dommages
étoient de peu de conséquence ; c'est pour
cela qu'après avoir réparé les autres plus
dangereux , nous remîmes le vaisseau à flot ,
& nous l'amarrâmes le long de la grève , où
l'équipement avoit été déposé : nous reprî-
mes alors nos provisions à bord , & nous tîn-
mes le bâtiment en état de faire voile. M. Banks
traversa ce jour-là l'autre côté du havre , où ,
en se promenant le long du rivage sablon-
neux , il trouva un nombre prodigieux de
fruits , dont plusieurs n'étoient pas les produc-
tions des plantes qu'il avoit découvertes jus-
qu'alors dans le pays ; entr'autres il y avoit
quelques noix de coco , que Tupia dit avoir
été ouvertes par une espèce de crabe , que

ANN. 1770.
Juillet.

d'après sa description , nous jugeâmes être le même que les Hollandois appellent *Beurs-Krabbe* , & que nous n'avions point vu dans ces mers. Toutes les substances végétales qu'il trouva en cet endroit , étoient incrustées de productions marines & couvertes de bernacles, signe certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin ; & comme le vent alisé souffle directement sur la côte , il est probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Espirito santo* , dont nous avons déjà fait mention.

LE lendemain au matin , 6 , M. Banks , le Lieutenant Gore & trois matelots , remontèrent la rivière sur un petit bateau , dans la vue de faire une incursion de deux ou trois jours , pour examiner le pays & tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus si souvent à une certaine distance de nous.

LE 7 , j'envoyai de nouveau le Maître sonder aux environs des bancs de sable , le rapport qu'il m'avoit fait d'un canal n'étant point du tout satisfaisant : nous passâmes le reste de ce jour & la matinée du suivant à pêcher & à d'autres occupations nécessaires.

LE 8 , sur les quatre heures de l'après-midi , M. Banks revient avec ses compagnons , & il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des

terreins marécageux & des palétuviers, ils avoient pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avoient déjà vu; ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui, à quelque distance, se resserre dans un canal étroit, bordé non par des marais des palétuviers, mais par un terrain escarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on trouvoit celui qui est appelé *Mohoe*, dans les isles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina, (*hibiscus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en général basse & revêtue d'une herbe longue & épaisse : le sol sembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en apperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, & une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maître. Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, & ils y allumèrent du feu; mais il y avoit une si grande quantité de mosquitoes qu'à peine purent-ils y tenir; ces insectes les suivoient dans la fumée & presque dans le feu, que nos voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que

ANN. 1770.
Juillet.

ANN 1770.
Juillet.

la piquure de ces animaux qui leur caufoit une douleur infupportable. Le feu , les mouches & la terre qui leur fervoit de lit , rendirent la nuit extrêmement dure , de forte qu'ils la paffèrent à veiller & à former des fouhairs pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin , ils allèrent chercher du gibier , & dans une courfe de plusieurs milles , ils virent quatre animaux de la même efèce dont deux furent très-bien chaffés par le lévrier de M. Banks ; mais ils le laiffèrent bientôt derrière en fautant par-deffus l'herbe longue & épaiſſe qui empêchoit le chien de courir. On obſerva que cet animal ne marchoit pas fur ſes quatre jambes , mais qu'il fautoit fur les deux de devant , comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus*. Sur le midi , ils retournèrent au bateau & remontèrent enfuite la rivière qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruiſſeau d'eau douce , & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur confidérable. Comme le ſoir approchoit la marée baiffa , & même fi fort qu'ils furent obligés de deſcendre du bateau & de le traîner le long du rivage , juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent un endroit où ils puſſent repoſer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable , & pendant qu'ils déchargeoient le bateau , ils obſervèrent de la fumée à environ trois cens pas de diſtance ; ils penſèrent que

quelques-uns des Naturels du pays, avec qui il desiroient depuis si long-tems & avec tant d'empressement de faire connoissance, étoient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettroit pas en fuite; cependant lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri, & plusieurs branches nouvellement rompues avec lesquelles des enfans sembloient s'être amusés. Ils observèrent plusieurs pas sur le sable au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Ils rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de-là & quelques fours creusés en terre de la même manière que ceux d'*Otahiti*, & dans lesquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages & quelques fragmens de racines qui étoient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournèrent à leur quartier, qui étoit un large monceau de sable au-dessous d'un buisson. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plane qu'ils étendirent sur le sable & qui étoient aussi douces qu'un ma-

ANN. 1772
Juillet.

telas ; leurs manteaux leur servirent de couvertures & des paquets d'herbes de coussins. D'après ces arrangemens , ils comptoient passer une meilleure nuit que la dernière , d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une mosquite. Ils se couchèrent , & telle est la force de l'habitude , qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette situation , & à combien de dangers ils s'exposoient ? Si ce fait paroît étrange , on doit réfléchir un moment qu'on se familiarise après un tems avec tous les périls & tous les accidens & qu'ils ne font plus d'impression sur l'esprit. S'il étoit possible qu'un homme , arrivé à un âge où l'entendement a toute sa force , & où la jeunesse , la vigueur & la santé rendent chères les jouissances de la vie , connût pour la première fois qu'il est mortel ou même qu'il est sujet à la foiblesse & aux infirmités du vieil âge , avec combien de frayeur & de chagrin apprendroit-il cette nouvelle ! Cependant , instruits & familiarisés peu-à-peu avec ces vérités désolantes , elles perdent toute leur force , & nous ne réfléchissons pas plus sur l'approche de la vieillesse & de la mort , que ces hommes errants dans un désert inconnu ne pensoient au malheur qui les menaçoit , à l'approche des Sauvages
dans

dans un tems où ils pouvoient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui sont condamnés à souffrir une mort violente dorment la nuit qui précède leur exécution ; quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une personne accusée d'un crime capital qui ait passé dans le sommeil la première nuit de sa prison. C'est ainsi que les maux de la vie en deviennent en partie les remèdes, & quoique tous les hommes à vingt ans desirerent de parvenir seulement à l'âge de quatre-vingt, le vieillard arrivé à cette époque est aussi attaché à la vie que le jeune-homme, & s'il n'est point affligé de quelque maladie douloureuse, il jouit aussi-bien des plaisirs qui lui restent, quoiqu'il réfléchisse qu'il est sur le bord du tombeau & que la terre s'écroule déjà sous ses pieds, qu'il en jouissoit autrefois dans la fleur de l'âge ; quand il supposoit que sa dissolution certaine étoit encore éloignée.

Nos Voyageurs après avoir dormi jusqu'au matin sans s'éveiller une seule fois, examinèrent la rivière, & voyant que la marée étoit favorable à leur retour & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-tems, ils se rembarquèrent & revinrent promptement au vaisseau.

ANN. 1770.
Juillet.

BIENTÔT après l'arrivée de ce détachement, le Maître, qui avoit fait sept lieues en mer, revint aussi à bord, & il pensoit alors qu'il n'étoit pas possible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un passage. Son expédition nous procura cependant quelques avantages, car il alla une seconde fois sur le rocher où il avoit vu les grosses pétoncles, & il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui pesoient ensemble sept cens quatre-vingt-onze livres.

LE lendemain au matin, 9, je le renvoyai à la même pêche, avec des instrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le succès ne répondit pas à notre attente, & ils ne prirent pas une seule tortue; cependant M. Banks débarqua sur le récif, où il vit plusieurs des grosses pétoncles: après avoir rassemblé plusieurs coquillages & des productions marines, il revint à onze heures du soir dans son petit bateau, tandis que le Maître resta avec le grand sur le rocher. L'après-midi sept ou huit Naturels du pays parurent sur la côte méridionale de la rivière, & deux d'entr'eux s'avancèrent jusqu'à la pointe sablonneuse, qui étoit vis-à-vis le vaisseau; mais quand ils virent que je m'embar-

quois pour aller leur parler , ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

ANN. 1770.
Juillet.

COMME le Maître fut absent pendant toute la nuit avec le bateau , je fus obligé d'envoyer après lui mon second Lieutenant dans l'esquif , dès le grand matin du lendemain 10 ; bientôt après nous vîmes sur la pointe sablonneuse , au côté septentrional de la rivière , quatre Naturels du pays , qui avoient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque tems fort occupés à harponner du poisson ; plusieurs de nos gens avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau , mais je ne voulus point le permettre ; une expérience réitérée m'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire , pour voir si nous serions plus heureux ; en conséquence je les laissai seuls , paroissant ne pas faire la moindre attention à eux ; ce stratagème réussit si bien , qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau , & là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevée ; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disoient , & nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris & en leur faisant tous les signes d'invitation & d'amitié que nous y imaginâmes.

ANN. 1770.
Juillet.

Pendant cette conférence ils s'approchoient peu-à-peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisions du mal ils avoient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leurs jettâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries & du papier, & d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, & en nous disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons, sur-le-champ ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, & entr'autres Tupia débarqua sur le côté opposé de la rivière; la pirogue, ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau, elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, & dans peu ils nous quittèrent & allèrent aborder sur le même côté de la rivière, où nos gens étoient allés à terre; chaque Indien portoit dans sa main deux javelines & un bâton dont ils se servoient pour les lancer: ils s'avancèrent vers l'endroit où Tupia & le reste de nos gens étoient assis. Tupia les eut

bientôt déterminés à mettre bas les armes, & à s'approcher dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui, ils y consentirent sans donner des marques de de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage, mais les Indiens semblèrent craindre que ces derniers venus n'allaient se placer entre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laissé leurs armes; nous eûmes grand soin de leur faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir joints nous leur fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au tems du dîner, & leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous; ils refusèrent, & dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit un peu au-dessus du moyen-âge, & les trois autres étoient jeunes; ils étoient en général d'une taille ordinaire, mais ils avoient les membres d'une petitesse remarquable; leur peau étoit couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs, sans être laineux, étoient

ANN. 1770.
Juillet.

coupés courts, les uns les avoient lissés & les autres bouclés : Dampierre dit qu'il manquoit deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays, mais ceux-ci n'avoient pas ce défaut ; quelques parties de leur corps avoient été peintes en rouge, & l'un d'eux portoit sur la lèvre supérieure & sur la poitrine des raies de blanc qu'il appelloit *Carbanda* : les traits de leur visage étoient bien loin d'être désagréables ; ils avoient les yeux très-vifs, les dents blanches & unies, la voix douce & harmonieuse, & ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité. Le soir, M. Gore & le Maître revinrent avec la chaloupe, & rapportèrent une tortue & un petit nombre de poissons à coquilles ; ils avoient laissé l'esquif & six hommes sur le banc de sable, pour tâcher de prendre des tortues.

Le lendemain, au matin, 11, nous reçûmes une autre visite de quatre des Naturels du pays ; trois d'entr'eux nous étoient déjà connus, mais le quatrième étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit distingué par un ornement fort extraordinaire ; il portoit dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau qui étoit à-peu-près de

de la grosseur d'un doigt & de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la *Nouvelle-Zélande*; mais, après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avoient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'eussent point de pendans; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet, composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitans de la *Terre de Feu*, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement; je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise, mais au lieu de le jeter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille : ils sembloient fort contents de rester avec nous, & peu empressés de nous quitter; mais, en voyant que quelques-uns de nos Officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curiosité, ils parurent alarmés; ils sautèrent promptement dans leur petit bateau, & s'enfuirent à force de rames sans dire un seul mot.

ANN. 1770.
Juillet.

VERS les deux heures du lendemain matin ;
12, l'esquif qu'on avoit laissé sur le banc, re-
vint avec trois tortues & une grande raie ;
comme il étoit probable qu'on pouvoit con-
tinuer cette pêche avec avantage, je le ren-
voyai après le déjeuner pour en chercher une
nouvelle provision. Bientôt après trois Indiens
se hasardèrent à venir à la tente de Tupia,
& ils furent si satisfaits de la réception qu'il
leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa
pirogue deux autres de ses compatriotes, que
nous n'avions pas encore vus : à son retour il
introduisit auprès de nous les nouveaux venus,
en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils
n'omettoient jamais dans de pareilles occasions.
Comme ils avoient reçu avec beaucoup de plai-
sir le poisson qui fut jetté dans leur pirogue,
lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois
du vaisseau, nous leur en offrîmes encore
quelques-uns, & nous fûmes fort surpris de
voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande
indifférence ; ils firent cependant signe à quel-
ques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce
qui fut fait sur-le-champ ; mais, après qu'ils
en eurent un peu mangé, ils jettèrent le reste
au chien de M. Banks ; ils passèrent avec nous
toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écar-
ter à plus de vingt verges de leur pirogue.
Nous nous aperçûmes que la couleur de leur

peau n'étoit pas aussi brune qu'elle nous avoit paru d'abord ; ce que nous avons pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la poussière & de la fumée, dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étoient obligé de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des mosquites ; entr'autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avoit quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans, que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avoient été ; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étoient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cens verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, & nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étoit une femme & un enfant ; la femme, comme le reste des Insulaires, étoit entièrement nue : nous observâmes qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité & d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avoit un collier de coquillage très-bien fait, & un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (*guipure*) : ils portoient tous

ANN. 1770.
Juillet.

ANN. 1770.
Juillet.

deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez leur défiguroient le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des Insulaires de la mer du Sud, & ils répétoient continuellement le mot *chercau*; d'après la manière dont ils le prononçoient, nous imaginâmes que ce terme exprimoient l'admiration: lorsqu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient *cher, tut, tut, tut, tut*, paroles qui avoient probablement une signification pareille. Leur pirogue, qui étoit très-étroite, n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit garnie d'un balancier, & ressembloit beaucoup à celles des isles de la mer du Sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorsqu'elle étoit dans une eau basse, ils la faisoient marcher avec de longues perches, & quand ils se trouvoient dans une eau profonde, ils se servoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long: elle ne contenoit que quatre hommes, de sorte que les Indiens qui nous rendirent visite ce jour-là, s'en allèrent en deux fois. Leurs javelines sont semblables à celles que nous avons vues dans la *Baie de Botanique*, excepté qu'elles n'avoient qu'une seule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la pastenade, & barbelée avec deux ou trois os aigus du même pois-

son ; c'étoit certainement une arme terrible , & l'instrument dont ils se servoient pour la lancer , sembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors. Le lendemain , 13 , sur le midi , l'esquif rapporta une autre tortue avec une grosse pastenade , & le soir je le renvoyai à la même pêche.

ANN. 1770.
Juillet

Le lendemain au matin , 14 , deux Indiens vinrent à bord , & , après y être restés très-peu de tems , ils s'en allèrent le long de la côte , & s'occupèrent avec beaucoup d'activité à harponner du poisson. M. Gore qui , ce jour-là , fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil , eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avoient été si souvent le sujet de nos spéculations ; le Lecteur pourra s'en former une idée d'après la planche ; sans cette figure la description par écrit , la plus exacte que nous pourrions en faire , seroit assez inutile ; car cet animal n'a pas assez de rapport avec aucun autre déjà connu , pour qu'on puisse en faire la comparaison. Sa figure est très-analogue à celle de *Gerbo* , à qui il ressemble aussi par ses mouvemens ; mais sa grosseur est fort différente , le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire , & cet animal , parvenu à son entière croissance , de celle d'un mouton. Celui que tua

ANN. 1770.
Juillet.

mon Lieutenant étoit jeune ; & comme il n'avoit pas encore pris tout son accroissement, il ne pesoit que trente-huit livres : la tête, le col & les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps ; la queue est presque aussi longue que le corps ; elle est épaisse à sa naissance, & elle se termine en pointe à l'extrémité ; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derrière en ont vingt-deux ; il marche par sauts & par bonds ; il tient alors la tête droite & ses pas sont fort longs ; il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paroît s'en servir que pour creuser la terre : sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé ; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre : cet animal est appelé *Kangaroo* par les Naturels du pays.

Le lendemain, 15, notre *Kangaroo* fut apprêté pour le dîner, & nous trouvâmes que c'étoit un excellent mets. On peut dire que nous faisons alors grande chère tous les jours, car nous avons des tortues en abondance ; nous convînmes tous qu'elles étoient beaucoup meilleures que celles que nous avons goûtées en Angleterre ; nous pensâmes que ce bon goût provenoit de ce que nous les mangions

en sortant de la mer, avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur première saveur, par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée & la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous primes étoient de l'espèce appelée *tortue verte*, & pesoient des deux à trois quintaux; en les ouvrant nous les trouvâmes toujours remplies d'*herbe de tortue* (*turtle grass*), que nos Naturalistes prirent pour une sorte de *Conserva*: deux d'entr'elles étoient de tortues à grosse tête; la chair en étoit moins agréable, & nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

ANN. 1770
Juillet,

Le matin du 16, tandis que nos gens étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer, je montai sur une des collines qui sont au côté septentrional de la rivière; du sommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines; des vallées & de grandes plaines, & en plusieurs endroits très-couvert de bois. Nous observâmes le soir une émergence du premier satellite de Jupiter, qui nous donna $214^{\circ} 53' 45''$ pour notre longitude. L'observation, faite le 19 Juin, nous avoit donné $214^{\circ} 42' 30''$; en prenant le terme moyen de ces deux quantités; nous eûmes $214^{\circ} 48' 7\frac{1}{2}''$ pour la longitude

ANN. 1770.
Juillet.

de cet endroit à l'Ouest du méridien de Greenwich.

LE 17, j'envoyai le maître & un des Contremaîtres sur la pinasse, pour chercher un passage au Nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière; Tupia, qui y avoit déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à peu-près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable; cette raison nous engagea à entreprendre le même voyage, dans l'espérance de cultiver notre connoissance avec les Naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage que nous en aperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent descendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes : nous leur présentâmes cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiroient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre

par signes qu'ils ne desiroient pas que nous les accompagnassions.

ANN. 1770.
Juillet.

LE lendemain, 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs Naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long ; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance : il se hâsardèrent ensuite à venir à bord ; je les y laissai, fort contents suivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup-d'œil sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentoit, en examinant si la mer, autour de nous, étoit aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au Nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéroient pas le danger de notre situation ; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'appercevions que des rochers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à travers les tours & retours des

ANN. 1779.
Juillet.

canaux qui se trouvoient dans les intervalles ; & où l'on ne pouvoit naviguer sans s'exposer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ ; plusieurs Indiens y étoient encore , & l'on nous dit que douze tortues , que nous avons sur le tillac , avoit attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avoient vus dans le vaisseau.

LE 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir ; ils habitoient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept , parmi lesquels il y avoit des femmes entièrement nues , ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays ; ils apportoit avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant , & après les avoir placées sur un arbre , ils chargèrent un homme & un enfant de les garder ; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une de nos tortues , qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous ; ils nous la demandèrent d'abord par signes , & sur notre refus , ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment

de ressentiment & de colère: nous n'avions point alors d'alimens apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main & qu'il jeta dans la mer avec un dédain très-marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, &, sur un second refus, il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour-à-tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux tortues & les traînèrent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacèrent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise: ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue & ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même-tems dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avec eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, &, avant que nous puissions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils

ANN. 1770.
Juillet.

faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin; cette herbe qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du ferrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passoit, les Indiens allèrent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels étoit la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prières que nous leur fîmes; nous fîmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante

verges; nous éteignîmes alors ce second feu , avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle , pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne causeroient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortoient des bois, & nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochoient peu-à-peu de nous; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres personnes; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons; & ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils

ANN. 1770.
Juillet.

ANN. 1770.
Juillet.

s'affirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes distances, & parla; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dressèrent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé, nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevoit notre réconciliation. Il y avoit dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire en les annonçant par leur nom: l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau; chemin faisant, ils nous

dirent par signes qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'usage & les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau ils s'assirent, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous les quitâmes donc; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt; les suites auroient pu en être terribles; car il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenoit l'équipement de notre bâtiment; & plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation: nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud, ni pas conséquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'APRÈS-MIDI, nous embarquâmes toutes nos provisions; nous changeâmes le vaisseau de place, & nous le laissâmes flotter avec la marée; le Maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avoit point de

ANN. 1770.
Juillet.

passage au Nord, par où le bâtiment pût débouquer.

LE lendemain, au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder & baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étoient en feu, ce qui présentoit dans la nuit un spectacle affreux & magnifique.

LE 21 se passa sans que nous apprêçussions aucun des habitans & sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes pour la provision du jour une tortue, & en l'ouvrant, nous trouvâmes en-dedans de ses deux épaules un harpon de bois à-peu-près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long & barbelé à l'extrémité, tel, en un mot, que nous en avons vu dans les mains des Naturels du pays. Il nous parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-tems, car la plaie étoit parfaitement guérie.

LE 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espèce de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (*chou caraïbe*). Un de nos gens s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant.

qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *Kanguroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable; s'il paroissoit le redouter. Au contraire, il s'avança & s'assit près d'eux, d'un air de gaieté & de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût & qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, &, après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'assit de nouveau; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention & de curiosité; ses habits attirèrent sur-tout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains & le visage, & ils se convinquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvoit partir. Il n'attendit pas une seconde permission, mais comme il ne savoit en les quittant quel

ANN. 1770.
Juillet.

chemin conduisoit directement au vaisseau ; ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides ; car ils savoient bien d'où il venoit.

SUR ces entrefaites , M. Banks revenant de l'excursion qu'il avoit faite de l'autre côté de la rivière pour ramasser des plantes , trouva dans un seul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens ; ils les avoient probablement laissées là comme des choses inutiles qui ne valoient pas la peine d'être emportées : peut-être que s'il avoit fait d'autres perquisitions , il auroit trouvé également nos clincailleries ; car ils paroissoient attacher très-peu de valeur à tout ce que nous avions , si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder.

LE mauvais tems qui nous empêchoit de remettre en mer continuant toujours MM. Banks & Solander retournèrent à terre le 24 , pour voir s'ils pourroient découvrir quelque plante nouvelle ; ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée ; mais , en s'en revenant à travers une vallée profonde , ils trouvèrent que les côtés en étoient couverts d'arbres & de buissons , quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramassèrent à terre plusieurs

noix d'anacarde (*anacardium orientale*); ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botaniste d'Europe n'a jamais vu; mais, à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de sorte qu'après avoir employé beaucoup tems & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuisés de fatigue.

ANN. 1770.
Juillet.

LE 25, en remontant la rivière, je trouvai une pirogue appartenante à nos amis les Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue; ils l'avoient laissée attachée à des palétuviers, à environ un mille du vaisseau, & leurs feux me firent appercevoir qu'ils s'étoient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'Histoire Naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opoffum*; c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit dans son Histoire Naturelle sous le nom de *Phalanger*; mais ce n'est pas le même. Cet Auteur suppose que cette espèce est particulière à l'Amérique; mais il s'est sûrement

ANN. 1770.
Juillet.

trompé en ce point; il est probable; comme Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le phalanger est indigène des Indes orientales puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il diffère de tous les autres quadrupèdes.

LE 27, M. Gore tua un *Kangaroo*, qui; avec la peau, les entrailles & la tête, pesoit quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelières intérieures n'étoient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avoit plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

LE vent souffla toujours dans le même rhumb & avec la même violence jusqu'à cinq heures du matin du 29, que nous eûmes calme. Bientôt après il s'éleva une brise de terre, & la marée refluant depuis environ deux heures, j'envoyai un bateau voir quelle profondeur d'eau il y avoit sur la barre. En attendant nous levâmes l'ancre & nous tinmes tout prêt pour remettre en mer. Lorsque le bateau fut de retour, l'Officier dit que la profondeur d'eau sur la barre n'étoit

que de treize pieds, c'est-à-dire, six pouces de moins que n'en tiroit le vaisseau. Nous fûmes donc obligés de mouiller de nouveau, & la brise de mer se relevant sur les huit heures, nous perdîmes l'espoir d'appareiller ce jour-là.

ANN. 1770.
Juillet.

Nous eûmes des brises fraîches du S. E. accompagnées de brume & de pluie, jusqu'à deux heures du matin du 31; alors le tems s'étant un peu modéré, je pensai à essayer de remorquer le vaisseau hors du havre; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau, je vis que le vent étoit encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce tems-là, l'esquif & la pinasse continuèrent à pêcher au filet & à l'hameçon avec quelque succès; ils prenoient quelquefois une tortue & rapportoient souvent deux ou trois quintaux d'autre poisson.

Août.

Le premier Août, le charpentier examina les pompes, &, à notre grand regret, il les trouva toutes fort endommagées; ce qui provenoit, suivant lui, de ce qu'on y avoit employé du bois trop vieux. L'une d'elles étoit en si mauvais état qu'elle tomboit en pièces quand on vouloit la faire agir; les autres n'étoient guères meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment, qui heureusement ne

ANN. 1770.
Août.

faisoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

LE 3, à six heures du matin, nous fîmes une autre tentative inutile pour totier le vaisseau hors du havre; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, & sur les sept heures, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt & fut suivie de brises de mer du S. E. $\frac{1}{4}$ S. avec lesquelles nous portâmes au large à l'E. $\frac{1}{4}$ N. Est, ayant la pinasse en avant qui sondoit continuellement. L'esquif avoit été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avoit laissé; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes sans lui. Un peu avant midi, nous mîmes à l'ancre par 15 brasses, fond de sable; je ne croyois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse, de la grande hune, pour savoir de quel côté je devois gouverner. Je doutois encore s'ils falloit retourner au Sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'Est ou au Nord, tous ces partis me paroissoient alors également difficiles & dangereux. Lorsque nous étions à l'ancre, le havre dont nous partîmes nous restoit au S. 70^d O. à environ cinq lieues; nous avions au N. 20^d O. à trois lieues & demie, la

pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, que je nommai le *Cap Bedford*, & qui est située au 15^d 16' de latitude S. & au 214^d 45' de longitude Ouest. Au N. E. de ce cap, nous appercevions une terre qui avoit l'apparence de deux isles élevées; les bancs de tortue nous restoient à l'Est à la distance d'un mille; notre latitude par observation étoit de 15^d 32' S., & notre profondeur d'eau en quittant la côte de 3½ à 15 brasses.

ANN. 1770.
Août.



ANN. 1770.
Août.

CHAPITRE V.

Départ de la Rivière Endéavour. Description particulière du Havre où le Vaisseau fut radoubé, du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Rivière Endéavour à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Galles. Dangers de cette navigation.

J'EDONNAI le nom de *Rivière Endéavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional de la barre, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la

barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes; il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du Sud, en serrant de près, pendant toute la route, la grande terre: on pourra toujours trouver sa situation au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale, mais la pointe du nord est formée par une grève basse & sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au Nord; où la terre commence à devenir haute.

ANN. 1770.
Août.

LES tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes; mais comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit souvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance; celles que nous prîmes, ainsi que les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, & le dernier mousse en eut autant que moi: je pense que tous les Commandans, qui entreprendront un voyage semblable à

ANN. 1770.
Août.

celui-ci, reconnoîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même règle. Nous trouvâmes sur les grèves sablonneuses & les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espèce de fève qui croît sur une tige rampante sur la terre: le pourpier étoit très-bon bouilli; & il ne faut pas mépriser les fèves, car elles furent très-salutaires à nos malades; cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déjà parlé, & qu'on connoît dans les isles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe; cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard dont elle a un peu le goût; il est vrai que la racine n'en est pas bonne; mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant: on la trouve principalement dans les terrains où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose qu'elle ne valoit pas la peine qu'on se donnoit à les chercher.

OUTRE le *Kangaroo* & l'*Opossum*, dont il a déjà été fait mention plus haut, & une espèce de putois: il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrain, & plusieurs sortes de serpens; quelques-uns

quelques-uns des serpens sont venimeux & les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons apperçu que deux ou trois qui venoient souvent autour des tentes, ronger les os & les restes d'alimens qui s'y trouvoient par hasard ; ces os sembloient être pour la plupart des os de *Kangaroo* : nous n'avons vu qu'une fois une autre quadrupède ; mais nous rencontrions des *Kangaroos* presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous apperçûmes des volées d'oiseaux de terre , des milans , des faucons , des catacouas de deux sortes , les uns blancs & les autres noirs , une très - belle espèce de loriot , quelques perroquets , des pigeons de deux ou trois sortes , & plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons , des canards siffiants , qui se perchent & qui , à ce que je pense , se juchent sur les arbres , les oies sauvages , les corlieux , & un petit nombre d'autres , qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays , dont on a eu occasion de parler plus haut , est agréablement entrecoupée par des collines , des vallées , des prairies & des bois ; le sol des collines est dur , sec & pierreux ; cependant , outre le bois , il produit une grosse herbe ; celui des plaines & des vallées est en

ANN. 1770.
Août.

quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli des rochers comme sur les collines; en général, il est pourtant couvert, & il a la plus grande apparence de fertilité: tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut & douze ou seize de circonférence.

IL n'y a pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres; le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand; tout le long & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de palétuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé par-tout; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage; il faut remarquer que c'étoit alors la saison sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres tems: les sources qui ne sont point éloignées, ne nous laissèrent pas manquer d'eau.

L'APRÈS-MIDI du 4, nous eûmes une petite brise du S. E. & un tems clair; mais, comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif, pour y prendre toutes les tortues

& les autres poissons à coquilles qu'ils pourroient attraper. A la marée basse, je montai sur la grande hune & j'examinai les bancs de sable, qui présentoient un aspect très-menaçant; j'en appercevois plusieurs à une distance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau: la mer paroissoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues, & je résolus de prendre ce chemin en serrant le vent de près, parce que si nous ne trouvions pas un passage, nous pourrions toujours retourner sur nos pas par l'endroit où nous étions entrés. Le soir, les bateaux rapportèrent une tortue, une pastenade, & assez de grosses pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage; chacun de ces poissons à coquilles ne fournissoit pas moins de deux livres de chair: nous prîmes aussi plusieurs goulus, qui servirent à augmenter nos provisions fraîches, quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.

Le matin du 5, j'attendis avant d'appareiller que le jusant fût dans son milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paroître; mais le vent souffloit avec tant de force que je fus obligé de rester à l'ancre; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, & nous

ANN. 1770.
Août.

portâmes au large sur un vent de N. E. $\frac{1}{4}$ E.;
laissant le récif des tortues au-dessus du vent,
& ayant la pinasse en avant pour sonder.
Nous ne naviguâmes pas long-tems dans cette
direction, sans découvrir des bancs devant
nous & à nos deux côtés; à quatre heures &
demie, après avoir fait environ huit milles,
la pinasse signala un bas-fond, dans un en-
droit où nous ne nous attendions guères à
en trouver, sur quoi nous virâmes de bord,
& nous louvoyâmes tandis que la pinasse
s'avançoit plus loin à l'Est; & comme la nuit
approchoit, je mis à l'ancre par 20 brasses,
fond de vase. La rivière *Endlawour* nous
restoit alors au S. 52^d O., & le cap *Bedford*
à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. à cinq lieues; nous avions
au Nord la terre la plus septentrionale qui
fût en vue, & qui avoit l'apparence d'une
Isle, & au N. E., à deux ou trois milles,
un banc, dont une petite partie sablonneuse
s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau. En
venant du récif des tortues à cet endroit,
la sonde rapportoit de 14 à 20 brasses, mais
quand la pinasse fut à environ un mille plus
loin à l'E. N. Est, elle ne trouva plus que
quatre ou cinq pieds d'eau, fond de roche,
sans pourtant que nous nous en aperçussions
dans le vaisseau. Le matin du 6, nous eûmes
un vent fort, de sorte qu'au lieu de lever

l'ancre , nous fûmes obligés de filer plus de câble & d'abattre nos vergues de perroquet : à la marée basse je me tins sur la grande hune avec plusieurs Officiers , pour tâcher d'appercevoir un passage entre les bancs , mais nous ne vîmes rien que des brisans qui s'étendoient du S. à l'E. jusqu'au N. O. , & au-delà de la portée de notre vue ; ces brisans ne paroïssent pourtant pas être formés par un seul banc , mais par plusieurs , détachés les uns des autres : la mer brisoit à une grande hauteur , sur celui qui étoit le plus loin à l'Est , ce qui me fit penser que c'étoit le dernier , car les brisans étoient peu considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur , & depuis environ le milieu du jusant jusqu'au milieu du flot , on ne les appercevoit pas du tout ; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs , d'autant qu'ils consistent principalement en rochers de corail , qui sont aussi escarpés qu'une muraille ; sur quelques-uns cependant , & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale , il y a des monceaux de sable , qui ne sont couverts qu'à la marée haute , & qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs ,

Ann. 1770.
Août.

j'étois très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le tems nous permettoit de mettre à la voile : le Maître étoit d'avis que nous nous en retournassions par le chemin que nous avions suivi en venant ; mais c'étoit nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route , car le vent souffloit avec force du rhumb opposé , & presque sans interruption ; d'un autre côté , si l'on ne trouvoit point de passage au Nord , il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affligeantes nous occupèrent jusqu'à onze heures du soir , quand tout-à-coup le vaisseau chassa sur ses ancres & nous obligea de filer un cable & un tiers de cable , ce qui le ramena au mouillage. Le matin du 7 , le vent augmenta , le vaisseau chassa de nouveau ; nous jettâmes la petite ancre d'affourche , & nous filâmes par-dessus un cable entier , & deux cables sur l'autre ancre ; cependant le bâtiment chassoit toujours , quoique moins fortement. Nous abattîmes nos mâts de perroquet , nos vergues & nos hunières , & enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Le Cap *Bedford* nous restoit alors à l'O. S. O. , à trois lieues & demie ; dans cette situation nous avions à l'Est des bancs qui s'étendoient du S. E. $\frac{1}{4}$ S. au N. N. O. , & dont le plus proche étoit éloigné

d'environ deux milles. Comme le vent continuoit presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; nous appareillâmes & nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au Nord, en tenant toujours le bateau en avant: nous courûmes vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites isles situées au N. N. E. $\frac{1}{2}$ E., à trois lieues du cap *Bedford*, & que le Maître avoit visitées pendant que nous étions dans le havre: à neuf heures, nous étions à leur hauteur, entr'elles & la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*. Entre nous & la grande terre il y avoit une isle basse gisant au N. N. O., à quatre milles des trois isles, & dans ce canal la sonde rapportoit 14 brasses: la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, nous restoit au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au Nord de ce cap, nous vîmes trois isles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites, & nous appercevions en dehors de nous les bancs & les récifs, qui s'étendoient au Nord aussi loin que ces isles. Nous dirigeâmes notre route entre ces récifs & le

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

cap, laissant à l'Est une petite île qui gît au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à quatre milles des trois îles. Nous nous trouvâmes à midi entre le cap & les trois îles, éloignés de deux lieues du cap & de quatre des îles; notre latitude par observation étoit de $14^{\text{d}} 51'$. Nous crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous, & nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de danger; notre espérance fut trompée, & c'est ce qui me fit donner au cap le nom de *Cap Flattery*. Il gît au $14^{\text{d}} 56'$ de latitude S. & au $214^{\text{d}} 43'$ de longitude Ouest; c'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines qui en ont une troisième parderrière, avec un terrain bas & sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois îles qui sont en mer; la plus septentrionale & la plus grande gît à environ cinq lieues du cap au N. N. Est. Depuis le cap *Flattery*, la terre court N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ Ouest. Nous gouvernâmes le long de la côte N. O. $\frac{1}{4}$ O. jusqu'à une heure, vers l'endroit que nous regardions comme un canal ouvert, quand l'Officier qui étoit sur la grande hune, nous cria qu'il voyoit en avant une terre s'étendant autour des îles qui étoient en dehors de nous, & un grand récif entre nous & elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où

j'apperçus très-clairement le récif qui étoit alors si loin au vent, que nous ne pouvions pas le doubler; mais la terre qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle-Galles méridionale*, me parut seulement être un groupe de petites isles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le Maître & quelques autres y montèrent, & ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'étoit pas une isle, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle-Galles*; &, pour rendre cette nouvelle plus alarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous. Dans cette conjoncture, nous ferrâmes le vent en gouvernant vers la terre, & nous fîmes signal au bateau qui fondoit en avant de venir à bord; comme il étoit fort éloigné sous le vent nous fûmes obligés de mettre le cap de son côté pour le rejoindre, & bientôt après nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre, par un peu moins de 5 brasses & à environ un mille de la côte. Le cap *Flattery* nous restoit alors au S. E. à trois lieues & de demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la pointe qui est élevée, & d'où j'appercevois distinctement la côte de la mer qui couroit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à huit ou dix lieues; comme le tems n'étoit pas très-clair, il m'étoit

 impossible de voir plus loin. Je découvrois au travers de la côte neuf ou dix petites isles basses & quelques bancs; je vis aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois isles élevées, & j'étois persuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelle-Galles*. Excepté la pointe sur laquelle j'étois, que j'appellai pointe *Look-Out* & le cap *Flattery*, la grande terre au Nord du cap *Bedford* est basse, couverte de sable blancs & de buissons verts, dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà; elle s'élève à une hauteur considérable. Au Nord de la pointe *Look-Out*, la côte sembloit être plate & former un banc dans un espace considérable, ce qui nous faisoit craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau sable, nous aperçûmes des pas d'hommes, & nous vîmes aussi de la fumée & du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

Je retournai au vaisseau le soir, & je résolus de visiter le lendemain une de ces isles élevées; comme elles gisent à cinq lieues en mer, j'espérois de son sommet découvrir plus distinctement la situation

des bancs, & le canal qui est dans le milieu.

ANN. 1770.
Août.

Le matin du 11, je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois îles, avec M. Banks, dont le courage & la curiosité l'entraînoient toujours à chaque expédition ; j'envoyai en même-tems le Maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les îles basses & la grande terre. En mon chemin, je passai sur un récif de rocher de corail & de sable qui gît à environ deux lieues de l'île, & j'en laissai un autre sous le vent à environ trois milles de la même île. Sur la partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une île basse & sablonneuse où nous aperçûmes des arbres, & nous vîmes plusieurs tortues sur le récif par où nous passâmes. Nous en chassâmes une ou deux, mais comme nous avions peu de tems à perdre, & que le vent étoit frais, nous n'en prîmes aucune.

Nous débarquâmes dans l'île à une heure, & sur-le champ nous gravîmes sur la colline la plus élevée, avec un mélange d'espérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'évènement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers gisant à deux ou trois lieues en

ANN. 1772
Août.

dehors des Isles, & qui s'étendoient sur une ligne au N. O. & S. Est, plus loin que je ne pouvois appercevoir & sur lequel la mer brisoit en formant une houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs au-delà; & je conçus l'espoir de sortir du milieu de ces rochers, en voyant plusieurs coupures dans le récif & une eau profonde entre ce récif & les isles. Je restai sur cette colline jusqu'au coucher du soleil, mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce tems, que je descendis mal satisfait. Après avoir réfléchi sur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir; je résolus de passer la nuit sur l'isle, dans l'espérance que le tems seroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson qui étoit sur la grève; à trois heures du matin, j'envoyai un des Contremaîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinasse, sonder entre l'isle & les récifs, & examiner le canal qui paroissoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le tems plus sombre encore qu'il ne l'avoit été la veille. La pinasse revint sur le midi, après avoir été jusqu'au récif & trouvé entre 15 & 28 brasses d'eau; mais le

vent étoit si fort , que le Contremaître n'osa pas entrer dans un des canaux, qu'il dit lui avoir paru très-étroit; son rapport ne me découragea nullement, car, d'après la description de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu défavantageusement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquoit à son étude favorite; il faisoit des recherches sur l'Histoire Naturelle, & rassemblait plusieurs plantes qui lui étoient inconnues. Nous reconnûmes que cette île qu'on apperçoit à douze lieues de distance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle est stérile & remplie de rochers. Sur le côté N. Ouest, il y a pourtant quelques baies sablonneuses & des terres basses couvertes d'une longue herbe clair-semée & d'arbres de même espèce que ceux qui sont sur la grande terre; cette partie de l'île abondoit aussi en lézards très-gros; nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits; l'une étoit un peu salée, je la goûtai tout près de la mer; l'autre, que je puisai dans un lac ou étang derrière la grève sablonneuse, étoit très - douce & très - bonne. Cette île étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très-surpris de voir qu'elle étoit quelquefois visitée; car nous trouvâmes les restes de sept ou huit huttes, & de gros

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

monceaux de coquillages dont nous supposâmes que les habitans de la *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étoient bâties sur des hauteurs & entièrement exposées au Sud-Est ; situation différente de celles que nous avons sur la grande terre ; car celles-ci étoient en général placées sur le penchant d'une colline, ou au-dessous de quelques buissons qui les mettoient à l'abri du vent : d'après la structure de ces huttes & leur situation, nous conclûmes qu'à certaines saisons de l'année le tems y est invariablement calme & beau ; car les habitans de la *Nouvelle-Galles méridionale* n'ont point de bâtiment sur lequel ils puissent naviguer en mer, dans un tems pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette isle d'autres animaux que des lézards , je l'appellai *Lizard Island* (*Isle des Lézards*) ; les deux autres isles élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage, & sur-tout au S. E., il y en a trois autres encore plus petites & basses, avec plusieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un passage sûr du cap *Flattery* à ces isles, & même jusqu'en dehors des récifs, en laissant l'*Isle des Lézards* au N. O. & les autres au S. E.

A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence que le tems s'éclaircît, nous partîmes de l'*Isle des Lézards* pour retourner au vaisseau, &, dans notre chemin, nous débarquâmes sur l'isle basse, sablonneuse & couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux & sur-tout d'oiseaux de mer; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit construit à terre avec des morceaux de bois, il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette isle avoit été visitée par les Indiens, probablement pour manger des tortues; car nous y en apperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des morceaux de coquillage entassés en différens endroits.

Nous donnâmes à cette isle le nom d'*Eagle Island* (*Isle de l'Aigle*), &, après l'avoir quittée, nous gouvernâmes au S. Ouest, directement vers le vaisseau; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de 8 brasses & pas plus de 14; c'étoit la même profondeur que j'avois trouvée entre cette isle & l'*Isle des Lézards*.

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

LORSQUE j'arrivai à bord, le Maître à qui j'avois ordonné de sonder entre les isles basses & la grande terre, me dit qu'il avoit exécuté mon ordre; qu'il pensoit que ces isles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle-Galles*; qu'en dehors il avoit trouvé de 10 à 14 brasses, & 7 entr'elles & la grande terre; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues rendoit ce canal étroit. Il avoit couché sur une de ces isles basses & descendu sur les autres; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des monceaux d'écailles de tortues, & en plusieurs endroits, des arrêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu, & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrain il conjectura que c'étoient des tombeaux.

APRÈS avoir réfléchi sur ce que j'avois vu moi-même & sur le rapport du Maître, je crus que le passage au - dessous du vent seroit dangereux, & qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courions risque d'être enfermés par le grand récif, & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre.

cher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai nous feroit perdre infailliblement la saison de passer aux Indes orientales, & nous exposeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, & encore à très-petite ration.

ANN. 1779.
Août.

JE communiquai aux Officiers ces conjectures, avec les faits & les apparences sur lesquelles elles étoient fondées; ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de danger.

EN conséquence, à la pointe du jour du 13, nous mîmes à la voile & nous portâmes au N. E. au large, vers l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards*, en laissant l'*Isle de l'Aigle* au-dessus du vent, & quelques autres isles & bancs sous le vent : la pinasse marchoit en avant pour connoître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route. La sonde dans ce canal rapporta de 9 à 14 brasses. A midi, l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards* nous restoit à l'E. S. E. à un mille; notre latitude par observation étoit de 14^d 38' & la profondeur d'eau de 14 brasses. Nous avions un vent fort du S. Est, & à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent

ANN. 1770.
Août.

d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avois vu de l'isle. Nous virâmes alors de bord, & nous fîmes une courte bordée au S. O. tandis que le Maître dans la pinasse examinoit le canal; il fit bientôt signal au vaisseau de le suivre, & en peu de tems, nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans, nous n'eûmes point de fond à 150 brasses, & nous trouvâmes une grosse mer qui rouloit du S. Est; signe certain qu'il n'y avoit près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

LE changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde; nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des rochers qui nous menaçoient à chaque instant du naufrage; passant souvent la nuit à l'ancre, & attendant la houle briser sur nous; chassant quelquefois sur nos ancres, & sachant que si le cable rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête presque continuelle nous exposoit, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme qui eût par-tout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous

nous voyions dans une mer ouverte & dans une eau profonde. Le souvenir du danger passé, & la sécurité dont nous jouissions alors, nous rendit notre gaieté ; cependant les longues lames, en nous faisant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché ; les coups de la vague élargissoient tellement les voies, qu'il ne faisoit pas moins de neuf pouces d'eau par heure ; ce qui , eu égard à l'état de nos pompes & à la navigation qui nous restoit à faire , auroit été l'objet d'une sérieuse réflexion pour un équipage qui ne seroit pas sorti si récemment d'un péril aussi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

Le passage ou canal , par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14^d 32' de latitude S. , & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois isles élevées qui sont dans l'intérieur, & que j'ai appelées *Isles de Direction* , parce qu'elles serviroient à faire connoître aux Navigateurs un passage sûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre ; le canal gît au N. E. $\frac{1}{2}$ E. , à trois lieues de la pointe des *Lézards* ; il a environ un tiers de mille de large, & sa longueur n'est pas plus considérable. L'*Isle des*

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

Lézards, qui, ainsi que je l'ai déjà observé ; est la plus grande & la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté N. O., de l'eau douce & du bois à brûler. Les îles basses & les bancs situés entre cette île & la grande terre, abondent en tortues & en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le tems est très-orageux ; de sorte que, tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette île pour procurer aux vaisseaux des rafraîchissemens. Je dois observer que nous trouvâmes sur cette île ainsi que sur la grève de la rivière *Endéavour* & des environs, des bambous, des noix de cocos, des pierres poncees & graines de plante, qui ne croissent pas dans ce pays, & qu'on peut supposer que les vents alisés y avoient apportés de l'Est. Les îles qui furent découvertes par Quiros, & qu'il appella *Australia del Espiritu Santo*, sont situées dans le même parallèle, mais je ne puis pas déterminer jusqu'où précisément elles s'étendent à l'Est ; la plupart des cartes les placent dans la même longitude que la *Nouvelle-Hollande*, que ce Voyageur n'a jamais vue, ainsi qu'on peut en juger par la relation qui a été publiée de son voyage ; car, d'après ce qu'on y lit, ses découvertes se

sont bornées à vingt-deux degrés à l'Est de la *Nouvelle-Hollande*.

ANN. 1770.
Août.

DÈS que nous fûmes en-dehors du récif nous mîmes à la cape, & après avoir remonté les bateaux à bord, nous passâmes toute la nuit sur les deux bords; car je ne voulois pas courir contre le vent avant le jour. Le 14, à la pointe du jour, l'*Isle des Lézards* nous restoit au S. 15^d E., à environ dix lieues; nous fîmes voile alors & nous portâmes au large au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. jusqu'à neuf heures, que nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{2}$ N., ayant l'avantage d'un vent frais du S. Est. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 13^d 46' Sud, & alors nous ne découvrions point de terre: à six heures du soir, nous diminuâmes de voiles, & nous mîmes à la cape, le cap tourné au Nord-Est. Le 15, à six heures du matin, nous fîmes voile & nous gouvernâmes à l'Ouest: je voulois me retrouver à la vue de la terre, afin d'être sûr de ne pas dépasser le passage, s'il y en avoit, entre cette terre & la *Nouvelle-Guinée*. A midi, nous étions par observation, au 13^d 2' de latitude S., & au 216^d de longitude O., à 1^d 23' Ouest du méridien de l'*Isle des Lézards*; nous n'appercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous restoit à l'O. S. Ouest. A deux heures

Ann. 1779.
Août.

nous en découvrîmes une seconde au N. O. ; de la première ; il sembloit que c'étoient des collines qui formoient des isles , mais nous jugeâmes que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Galles*. Sur les trois heures , nous découvrîmes entre la terre & le vaisseau des brisans qui s'étendoient au Sud , au-delà de la portée de la vue ; mais au Nord , nous eûmes appercevoir qu'ils se terminoient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des brisans , étoit seulement une coupure dans le récif ; car nous les vîmes alors se prolongeant au Nord , plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Nous serrâmes de plus près le vent , qui souffloit de l'E. S. E. ; nous avions à peine disposé nos voiles qu'il fauta à l'Est. $\frac{1}{4}$ N. E. ; c'est-à-dire directement sur le récif , ce qui rendit par conséquent notre débouquement incertain. Au coucher du soleil la partie la plus septentrionale de ce récif qui fût en vue , nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E. , à deux ou trois lieues de distance : comme c'étoit la meilleure bordée que nous puissions suivre pour sortir de ces brisans , nous continuâmes jusqu'à minuit de gouverner au Nord avec toutes les voiles que nous pouvions porter. Craignant alors de courir trop loin dans cette direction , nous virâmes de bord &

portâmes au Sud, ayant fait six lieues au N. $\frac{1}{4}$ N. E, depuis le coucher du soleil jusqu'à ce tems-là. Après avoir couru environ deux milles au S. S. E, nous eûmes calme; nous avions sondé plusieurs fois pendant la nuit; sans trouver de fond, par cent quaranté brasses; nous n'en trouvâmes pas non-plus alors avec une ligne de la même longueur: cependant le 16, sur les quatre heures du matin, nous entendîmes distinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers que nous avions essuyés se renouvelèrent alors; les vagues qui brisoient sur le récif nous en approchoient très-promptement; nous n'avions point de fond pour jeter l'ancre, & pas un souffle de vent pour naviguer: dans cette situation terrible, les bateaux étoient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs la pinasse étoit en radoub; cependant on mit dehors la chaloupe & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au Nord, ce qui pouvoit au moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevoit; de sorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague; & même la mer sur laquelle nous étions n'avoit point de fond, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette scène de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer : tous nos efforts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit décider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent si foible que dans un autre tems nous ne nous en serions pas aperçus; il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique & nous éloigner un peu récif. Notre espérance se ranima alors; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat & le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cens verges : la même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous avoit fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes.

Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille, je dépêchai sur-le-champ un des Contre-mâîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en-dedans l'eau étoit calme. Cette déconverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut étoit encore possible, & sur-le-champ nous tentâmes cette entreprise : il n'étoit pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture; cependant nous nous trompâmes; car, après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortoit avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un sens directement contraire à ce que nous attendions; il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous porta à environ un quart de mille en-dehors, le canal étoit trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

long-tems ; mais enfin ce jufant aida tellement les bateaux , qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de défefpérer de notre délivrance, en cas que la brife qui s'étoit calmée alors vînt à fe relever, car nous étions encore trop près du récif. Quand le jufant fut fini, le flot malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaiffeau. Vers ce tems-là, nous apperçûmes une autre ouverture, près d'un mille à l'Oueft, & j'envoyai à l'inftant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'efpace pour le reperdre bientôt; mais toutes les perfonnes de l'équipage firent leur fervice avec autant d'ordre & de calme que fi nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint fur les deux heures, & nous rapporta que la coupure étoit étroite & périlleufe, mais qu'on pouvoit y paffer. Cette feule poffibilité fut fuffifante pour nous encourager à tenter l'entreprise; car il n'y avoit point de danger auffi redoutable que celui de notre fituation aétuelle. Une brife légère s'éleva alors à l'E. N. E.; avec ce fecours & celui de nos bateaux & du flot qui, fans l'ouverture, auroit caufé notre deftruction, nous y entrâmes & nous fûmes entraînés avec une

rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos sondes furent très-irrégulières de 30 à 7 brasses, sur un fond rempli de roches.

ANN. 1770.
Août.

DÈS que nous fûmes entrés en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par 19 brasses, fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation, que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les Navigateurs, même lorsque leur gisement est déterminé; ils le sont encore bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, & ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans tout autre; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut mesurer, & qui sont toujours couverts à la marée haute & secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste Océan méridional, rencontrant un si grand obstacle, se brisent avec une violence inconcevable & forment une houle que les rochers & les

ANN. 1770.
Août.

tempêtes de l'hémisphère septentrional ne peuvent pas produire. Notre vaisseau étoit mauvais voilier, & nous manquions de provisions de toute espèce, ce qui augmentoit encore le danger que nous courions en naviguant sur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des Navigateurs, nous affrontions gaiement tous les périls & nous nous soumettions de bon cœur à toutes les peines & à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous exposer au reproche d'imprudence & de témérité, que les hommes oisifs & voluptueux prodiguent si libéralement au courage & à l'intrépidité lorsque leurs efforts ont été sans succès, que d'abandonner une terre que nous savions être entièrement inconnue, & d'autoriser par-là le reproche qu'on pourroit nous faire de timidité & de foiblesse.

APRÈS nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous eussions été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allois faire au Nord, quoiqu'il en pût arriver. Car si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déter-

miner si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à la *Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre. Cependant, comme j'avois éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le 17 au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraîchissemens ils pourroient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. Dans cette situation, je trouvai que la variation de l'aiguille, par amplitude & par azimuth, étoit de $4^{\text{d}} 9'$ Est; à midi, notre latitude par observation étoit de $12^{\text{d}} 38'$ S., & notre longitude de $216^{\text{d}} 45'$ O. La grande terre s'étendoit du N. 66^{d} O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & la partie la plus voisine de nous étoit éloignée d'environ neuf lieues. J'appellai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*), l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, & qui nous restoit alors à l'E. N. E. à dix ou douze milles. Sur la grande terre en-dedans de nous, il y avoit un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de *Cap Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth*; ils gisent au $12^{\text{d}} 42'$ de la-

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

titude S. & au 217^d 15' de longitude Ouest.

Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec deux cens quarante livres de poissons à coquilles, & sur-tout de pétoncles, dont quelques-unes étoient si grosses que deux hommes pouvoient à peine les remuer & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux & des *Mollusca*, outre plusieurs espèces de coraux, entre lesquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora Musica*.

LE 18, à six heures du matin, nous mîmes à la voile pour porter au N. O., ayant deux bateaux en avant pour nous conduire; nos sondes furent très-irrégulières & varièrent entre 10 & 27 brasses, de 5 ou 6 à chaque jet de ligne. Un peu avant midi, nous dépassâmes une isle basse & sablonneuse, que nous laissâmes à Striborg à la distance de deux milles: à midi, notre latitude étoit de 12^d 18', & nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre; elle s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au N. 71^d O. & quelques petites isles gisoient du N. 40^d O. à 54^d O. Entre l'endroit où nous étions & la grande terre, il y avoit plusieurs bancs & quelques-uns en-dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune

se prolonger au N. E. A deux heures de l'après-midi, comme nous gouvernions au N. O. $\frac{1}{4}$ N., nous aperçûmes un grand banc directement à notre avant & qui s'étendoit à trois ou quatre pointes de chaque côté; sur quoi nous mîmes le cap au N. N. E., & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc; nous la doublâmes à quatre heures; nous portâmes ensuite à l'Ouest & nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au Nord du premier; nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder; notre profondeur d'eau étoit toujours très-irrégulière, de 22 à 8 brasses. A six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, la plus septentrionale des petites isles que nous voyions à midi, nous restant à l'O. $\frac{1}{2}$ S. à trois milles. Ces isles sont distinguées dans la carte par le nom d'*Isles de Forbes*; elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appellâmes *Bolt Head* (*Pointe Bolt*). De cette pointe la terre court plus à l'Ouest; elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montagneuse au Sud, même près de la mer.

LE 19, à six heures du matin, nous

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

remîmes à la voile , & nous gouvernâmes vers une isle qui gît à une petite distance de la grande terre , qui nous restoit alors au N. 40^d O. à environ cinq lieues. Notre route fut bientôt interrompue , par des bancs ; cependant , à l'aide de bateaux & du guet que nous fîmes sur la grande hune , nous entrâmes dans un beau canal qui nous conduisit à l'isle , entre un très-grand banc qui étoit à tribord & plusieurs petits situés vers la grande terre : nous avions dans ce canal de 20 à 30 brasses d'eau. Entre onze heures & midi , nous dépassâmes le côté N. E. de l'isle en le laissant entre nous & la grande terre , dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette isle est à peu-près d'une lieue de tour , & nous y vîmes cinq Naturels du pays , dont deux avoient des lances dans leurs mains ; ils s'avancèrent sur une pointe , & s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque tems. Au N. O. de cette isle , il y a plusieurs isles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre , & au Nord & à l'Est , on en trouve plusieurs autres , ainsi que des bancs , de sorte que nous étions alors environnés de chaque côté ; mais comme nous venions d'être exposés à des dangers beaucoup plus grands , nous étions familiarisés avec les rochers & les bancs de
sable,

fable, & ils ne nous faisoient plus tant de peine. La grande terre sembloit être basse & stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très-beau que nous avons trouvé sur l'*Isle des Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*. Les bateaux avoient vu plusieurs tortues sur les bancs qu'ils dépassèrent; mais le vent qui souffloit avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi, notre latitude par observation étoit de 12^d & notre longitude de 217^d 25': la sonde rapportoit 14 brasses; & l'espace que nous avons parcouru depuis le midi de la veille étoit de trente-deux milles, la route ayant été N. 29^d Ouest.

La grande terre en-dedans des isles dont on vient de parler, forme une pointe que j'appellai *Cap Grenville*; elle git au 11^d 58' de latitude & au 217^d 38' de longitude; entre ce cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie Temple*. A neuf lieues à l'E. $\frac{1}{2}$ N. du cap Grenville, on trouve quelques isles élevées que je nommai *Isles de Sir Charles Hardy*, & j'appellai *Isles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap. Après être restés en panne jusqu'environ une heure pour attendre les bateaux qui étoient en mer, nous primes l'esquif à la remorque, & la pinasse ayant gagné le devant, je fis

ANN. 1770.
Août.

servir , & nous portâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. vers quelques petites isles situées dans cette direction. Elles paroissent former plusieurs isles séparées ; mais, en les approchant , nous nous aperçûmes qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif ; sur quoi nous mîmes le cap au N. O. , & nous les laissâmes à notre tribord. Nous gouvernâmes entre ces isles & les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre , dans un passage sûr où il y avoit de 15 à 23 brasses d'eau. A quatre heures, nous découvrimus quelques isles basses & des rochers qui nous restoient à l'O. N. O. , & nous courûmes directement dessus ; à six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 16 brasses, à un mille de distance du côté N. E. , de la plus septentrionale de ces isles. Elles gisent à quatre lieues au N. O. , du *Cap Grenville* ; & d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vîmes , je les appellai *Bird Isles* (*Isles des Oiseaux*). Un peu avant le coucher du soleil , nous étions en vue de la grande terre qui paroissoit par-tout très-basse & sablonneuse , & s'étendant au Nord jusqu'au N. O. $\frac{1}{4}$ Nord : quelques bancs & des isles qui avoient le même aspect se prolongeoient au N. Est.

Le 20 , à six heures du matin ; nous remîmes à la voile avec une brise fraîche de l'Est , & nous portâmes au N. O. vers quel-

ques-unes des isles basses qui sont dans cette direction , mais nous fûmes obligés de ferrer le vent au plus près , pour doubler un banc que nous découvrîmes à notre bas-bord , d'autres nous restant en même-tems à l'Est. Quand nous eûmes dépassé ce banc, nous avions rapproché ces isles de notre côté sous le vent , mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles & des rochers à tribord que nous n'aperçûmes pas avant d'en être tout proches, je craignis d'aller au-dessus du vent des isles : c'est pourquoi je mis à la cape , & , après avoir fait signal de venir à bord à la pinasse qui étoit en avant , je l'envoyai sous le vent des isles , avec ordre de ranger le bord du banc qui se prolongeoit du côté du Sud de la plus méridionale ; j'ordonnai en même-tems à l'esquif d'aller sur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinasse eut gagné un certain espace, nous virâmes vent-arrière & nous gouvernâmes après elle : en coupant sous le vent de l'isle , nous prîmes à la remorque l'esquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue & qui, pour cette raison , avoit resté peu de tems sur le banc. Nous reconnûmes que l'isle étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres ; nous y aperçûmes plusieurs huttes ou habitations des Naturels du pays , qui , à ce que nous supposâmes, alloient de la grande terre,

ANN. 1779,
Août.

qui n'en est éloignée que de cinq lieues ; visiter ces isles de tems-en-tems pour y prendre des tortues, lorsqu'elles vont y déposer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinasse au N. N. E, & N. $\frac{1}{4}$ N. E. vers deux autres isles basses, ayant deux bancs de sable en dehors de nous, & un entre nous & la grande terre. A midi, nous étions à environ quatre lieues de la grande terre, que nous voyions s'étendre au N. jusqu'à N. O. $\frac{1}{4}$ N. & qui étoit toute plate & sablonneuse. Nous étions, par observation, au 11^d 23' de latitude S. & au 217^d 46' de longitude Ouest ; nos sondes étoient de 14 à 23 brasses ; mais on verra mieux dans la carte ces détails, ainsi que les bancs & les isles qui sont en trop grand nombre pour en faire ici une mention particulière. A une heure, nous avions couru à-peu-près la longueur de la plus méridionale des deux isles que nous voyions, & trouvant qu'en allant au-dessus du vent, nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes & nous courûmes sous le vent. Nous y rencontrâmes un passage facile & nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. dans une direction parallèle à la grande terre. Il y avoit une petite isle entre cette terre & le vaisseau, & nous en laissâmes en dehors de nous quelques autres basses & sablonneuses,

ainsi que des bancs; nous les perdîmes tous de vue vers quatre heures, & nous ne les appercevions plus avant le lever du soleil. La partie la plus éloignée de la terre en vue nous restoit au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O; bientôt après, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, fond de vase, à environ cinq lieues de la terre, & nous y restâmes jusqu'au lendemain à la pointe du jour.

ANN. 1770.
Août.

LE 21, dès le grand matin, nous remîmes à la voile & nous gouvernâmes au N. N. O., de la boussole vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue : nous observâmes à ce tems que la variation de l'aiguille étoit de 3^d 6' Est. A huit heures, nous découvrîmes des bancs à l'avant & à bas-bord, & nous reconnûmes que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de la *Nouvelle-Galles* en étoit détachée, & que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-bord & alors tout près de nous. C'est pourquoi nous virâmes vent-arrière & mîmes à la cape, après avoir envoyé la pinasse & l'esquif pour nous guider; nous gouvernâmes ensuite N. O. le long du S. O. ou de l'intérieur des bancs, en faisant le guet sur la grande hune & ayant un autre banc de sable à notre bas-bord. Nous trouvâmes, entre ces deux terres, un bon

ANN. 1770.
Août.

canal d'un mille de large, dans lequel nous avions de 10 à 14 brasses. A onze heures, nous étions à-peu-près en travers de la terre, détachée de la grande terre, & le passage entre tous les deux ne sembloit pas être embarrassé; cependant je détachai la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & j'envoyai en même-tems la pinasse à tribord. Je crus que ces précautions étoient nécessaires, parce que nous avions un flot très-fort qui nous entraînoit avec rapidité, & que nous étions près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, nous naviguâmes après eux, & à midi nous entrâmes dans le passage. Notre latitude, par observation, étoit alors de 10^d 36', & la partie la plus proche de la grande terre que nous trouvâmes bientôt être la plus septentrionale, nous restoit à l'O. 2^d S., à trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que la terre détachée de la grande terre étoit une simple isle qui s'étendoit du N. au N. 75^d E. à deux ou trois milles. Nous vîmes en même-tems à une distance considérable d'autres isles qui s'étendoient du N. $\frac{1}{4}$ N. O. à l'O. N. O. & parderrière une autre chaîne de terres élevées que nous jugeâmes aussi être des isles. Il y a encore d'autres isles qui se prolongent jusqu'au Nord 71^d Ouest, que nous prîmes à ce tems pour la grande terre.

 ANN. 1776.
 Août.

LA pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avons passé à un endroit opposé à l'isle, est le promontoire septentrional du pays, & je l'appellai *Cap Yorck*. Sa longitude est de 218^d 24' O. ; la latitude de la pointe septentrionale est de 10^d 37', & celle de la pointe est de 10^d 42' Sud. La terre sur la pointe orientale & celle qui est au Sud sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au Sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appellai *Baie de Newcastle*, & dans laquelle il y a quelques petites isles basses & des bancs ; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse ; les vallées paroissent être couvertes de bois & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites isles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer ; il y a aussi une isle tout près de la pointe septentrionale. L'isle qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes, gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui excepté deux sont très-petites : la plus méridionale est la plus grande & beaucoup

ANN. 1774
Août.

plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous aperçûmes sur le côté N. O. de cette isle un endroit qui promet un bon mouillage & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces isles sont appellées dans la carte *Isles d'Yorck*. Au Sud & Sud-Est & même à l'Est & au Nord de ces isles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable & des rochers : en faisant voile entre ces isles & la grande terre, nous avons 12, 13 & 14 brasses d'eau.

Nous portâmes le long de la côte à l'Ouest avec une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ S., & quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant; nous crûmes d'abord qu'elle faisoit partie de la grande terre, mais nous reconnûmes ensuite qu'elle en étoit détachée par plusieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des instructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui étoit près de la grande terre; mais appercevant bientôt après des rochers & des bancs de sable dans ce canal, je fis signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au Nord, situé entre ces isles, & d'en laisser quelques-unes entre nous & la grande terre. Le vaisseau qui suivoit n'avoit jamais moins de cinq

brasses d'eau dans la partie la plus étroite du canal, où la distance d'une isle à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

ANN. 1770.
Août.

A quatre heures de l'après-midi, nous jettâmes l'ancre par 6 brasses & demie bon fond, à un & demi ou deux milles en dedans de l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir & les isles de chaque côté de nous étoient éloignées d'environ un mille : la grande terre s'étendoit au S. Ouest; la pointe la plus éloignée qui fût en vue nous restoit au S. 48^d Ouest, & nous avions au S. 76^d O. la pointe la plus méridionale des isles sur le côté N. O. du passage. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes, de sorte que nous conçûmes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde; cependant afin de m'en mieux assurer, je résolus de débarquer sur l'isle qui gît la pointe S. E. du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette isle quand nous mîmes à l'ancre pour la première fois, & nous en aperçûmes dix sur une colline, lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks & Solander & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espèce de lances que nous connoissions déjà, & le dixième avoit un arc & un paquet de flèches, armes que nous n'avions

ANN. 1770.
Août.

pas encore vues entre les mains de ces Insulaires : nous remarquâmes aussi que deux d'entr'eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, se placèrent sur la grève à notre travers, & nous nous attendions qu'ils s'opposeroient à notre débarquement; mais, lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravîmes sur-le-champ la colline la plus haute dont l'élévation n'étoit pas plus de trois fois celle de la grande hune & qui étoit la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline, on ne pouvoit point appercevoir de terre entre la S. O. & l'O. S. Ouest, de sorte que je comptois trouver sûrement un canal à travers. La terre au N. O. étoit composée d'un grand nombre d'îles de différentes hauteurs, rangées les unes derrière les autres aussi loin que la vue pouvoit porter au Nord & à l'Ouest, c'est-à-dire au moins à treize lieues. Comme j'allois quitter la côte orientale de la *Nouille-Hollande* que j'ai parcourue depuis le 38^d de latitude jusqu'à cet endroit, & que sûrement aucun Européen n'avoit encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon Anglois, & quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties

en particulier , je pris alors possession , au nom du Roi Georges III, de toute la côte orientale, depuis le 38^d de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10^d $\frac{1}{2}$ Sud , ainsi que de toutes les baies , havres , rivières & isles qui en dépendent ; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle - Galles méridionale* , nous fîmes trois décharges de nos fusils & le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette isle , que nous appellâmes *Isle de Possession* , nous nous rembarquâmes dans notre bateau ; mais un jusant rapide portant au N. E. rendit notre retour au vaisseau très - difficile & très-pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds , nous avions rencontré constamment une marée modérée dont le flot avoit sa direction au N. O. & le jusant au S. Est. A cet endroit , la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures , & l'eau s'élève & retombe perpendiculairement d'environ douze pieds. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres & des isles voisines , ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte , après que nous y étions retourné la dernière fois à travers le récif.

Nous restâmes à l'ancre pendant toute la

ANN. 1770.
Août.

A une heure & demie, la pinasse qui étoit en avant nous signala un bas-fond, sur quoi nous virâmes de bord & détachâmes l'esquif pour sonder aussi de son côté. Nous revirâmes alors & portâmes après lui. Il s'étoit écoulé environ deux heures quand ils nous signalèrent tous deux encore un bas-fond; la marée approchant alors de sa plus grande hauteur, je craignis de continuer ma route, parce qu'à ce tems il pouvoit être très-dangereux pour nous de toucher; c'est pourquoi je mis à l'ancre par un peu moins de 7 brasses, fond de sable. Les isles de *Wallis* nous restoient au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. à cinq à six milles; les isles au Nord s'étendoient du S. 73^d E. au N. 10^d E., & nous avions au N. O. $\frac{1}{2}$ O. une petite isle que nous venions d'apercevoir. Nous trouvâmes que le flot portoit ici à l'Ouest & le jusant à l'Est.

ANN. 1770.
Août.

APRÈS que nous eûmes jetté l'ancre, j'envoyai le Maître dans la chaloupe pour sonder. A son retour, le soir, il rapporta qu'il y avoit un banc de sable qui s'étendoit au Nord & au Sud sur lequel il n'y avoit que 3 brasses d'eau, & qu'au-delà il y en avoit 7. Vers ce tems nous eûmes calme qui continua jusqu'à neuf heures du lendemain matin, 23. Nous levâmes alors l'ancre avec une brise légère du S. S. E., & après avoir envoyé les bateaux

ANN. 1770.
Août.

en avant pour fonder, nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{4}$ O. vers la petite isle que nous avions découverte la veille : la profondeur d'eau étoit de 8, de 7, de 6, de 5 & de 4 brasses, & de 3 sur le banc de sable; c'étoit alors le dernier quart du jufant. L'isle la plus feptentrionale qui fût en vue nous reftoit au N. 9^d E.; le cap *Cornwall* à l'Eft, à trois lieues, & les ifles de *Wallis* au S. 3^d E. à la même diftance. Ce banc de sable, dans la partie que nous avons fondée, s'étend à-peu-près Nord & Sud, mais je ne puis pas dire jufqu'à quelle diftance; dans fa plus grande largeur, il n'a pas plus d'un demi-mille. Quand nous eûmes dépassé le banc, la profondeur de l'eau monta à 6 brasses $\frac{1}{4}$; elle fut la même pendant toute notre route vers la petite isle qui étoit en avant & dont nous atteignîmes le travers à midi, quand elle nous reftoit au Sud à environ un demi-mille. Nous avions alors cinq brasses d'eau, & la terre la plus feptentrionale en vue qui fait partie de la même chaîne d'ifles que nous avions découvertes au Nord depuis notre première entrée dans le détroit, nous reftoit au N. 71^d Eft. Notre latitude, par obfervation, étoit de 10^d 33' S. & notre longitude de 219^d 22' Ouest. Dans cette fîtuation, nous n'appercevions aucune partie de la grande terre. Comme nous avions alors

peu de vent & que nous étions près de l'île, nous y débarquâmes M. Banks & moi; nous trouvâmes, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit, un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoit rendu sa surface presque entièrement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être de boubies, c'est pour cela que je l'appellai *Isle Booy*. Après y avoir resté peu de tems, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entréfaites, il s'étoit élevé un vent du S. O.; ce n'étoit qu'une petite brise, mais la houle qui venoit du même rhumb; ce qui, joint à d'autres circonstances, me confirma dans l'opinion que nous avions gagné l'Ouest de *Carpentaria* ou de l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* & que nous avions une mer couverte à l'Ouest; ce qui me faisoit beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de leur fin, mais encore parce qu'on ne pourroit plus douter si la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* sont deux îles séparées ou différentes parties de la même terre.

L'ENTRÉE N. E. de ce passage ou détroit gît au 10^d 39' de latitude S. & au 228^d 36' de longitude Ouest. Il est formé au S. E., par la

ANN. 1779.
Août.

grande terre ou l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande*, & au N. O. par un groupe d'îles que j'appellai *Îles du Prince de Galles*; il est probable que ces îles s'étendent jusqu'à la *Nouvelle-Guinée*; elles sont de hauteur & de circonférence fort différentes, & la plupart sembloient être bien couvertes de plantes & de bois. Nous appercûmes de la fumée sur le plus grand nombre de ces îles, & par conséquent on ne peut pas douter qu'elles ne soient habitées. Il est vraisemblable encore qu'entr'elles il y a des passages au moins aussi bons & peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reste, on ne doit pas en désirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en trouve un dont l'accès à l'Est soit moins dangereux. On ne peut guères douter, suivant moi, qu'il ne soit possible de découvrir cet accès moins périlleux, & pour constater ce fait, il ne faut que déterminer jusqu'où le récif principal ou extérieur qui environne les bancs de sable à l'Est, s'étend vers le Nord; je n'en aurois pas laissé l'examen aux Navigateurs à venir, si j'avois été moins excédé par la fatigue & les dangers, & si mon vaisseau avoit été en meilleur état pour cette entreprise.

JE donnai à ce canal ou passage le nom du vaisseau, & je l'appellai *Détroit de l'Endéavour*.

Sa longueur

Sa longueur du N. E. au S. O. est de dix lieues ,
 & il a environ cinq lieues de large , excepté
 à l'entrée N. E. où il a un peu moins de deux
 milles , parce qu'il est reterré par les isles qui
 sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai
 nommée isle de *Possession* n'est ni fort haute,
 ni d'une grande étendue ; nous la laissâmes
 entre nous & la grande terre, en passant
 entr'elle & deux petites isles rondes qui gisent
 à environ deux milles à son N. Ouest. Les
 deux petites isles, que j'appellai *Isles de Wallis* ,
 sont situées au milieu de l'entrée S. O. &
 nous les laissâmes au Sud. Notre profondeur
 d'eau dans le détroit étoit de 4 à 9 brasses,
 bon mouillage par-tout excepté sur le banc
 de sable qui gît à deux lieues au Nord des isles
 de *Vallis* , où , à la marée basse, la sonde ne
 rapporte que 3 brasses. On trouvera des con-
 noissances plus détaillées sur le détroit, sur
 la situation de différentes isles & bancs de
 sable qui sont sur la côte orientale de la
Nouvelle-Galles , dans la carte qui a été faite
 avec toute l'exactitude que les circonstances
 ont pu nous permettre. Cependant, relative-
 ment aux bancs de sable, je n'assurerais pas
 que j'aie placé la moitié de ceux qui existent,
 & on ne peut pas supposer qu'il soit possible
 d'en découvrir la moitié dans une seule navi-
 gation. Je dois aussi avoir omis plusieurs isles ;

ANN. 1770.
Août.

sur-tout entre le 20^d & le 22^d de latitude ; où nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir à une aussi grande distance. Les Navigateurs ne croiront donc pas qu'il soit impossible de trouver des isles ou des bancs de sable dans ces mers , aux endroits où je n'en ai point marqué sur ma carte. C'est que la situation de celles dont j'ai fait mention soit déterminée exactement ; & , en général , j'ai les plus grandes raisons de croire qu'on reconnoitra qu'elle est aussi exempte d'erreurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des observations subséquentes & multipliées. On peut se fier sur les latitudes & longitudes de tous ou au moins de la plupart des caps & des baies ; car nous avons manqué rarement de faire une fois chaque jour une observation pour corriger la latitude de notre estime : les observations faites pour déterminer notre longitude sont également nombreuses, & nous n'avons laissé échapper aucune des occasions que nous offroient pour cela le soleil & la lune. Je manquerois à la justice qui est due à la mémoire de M. Gréen , si je n'attestois pas ici qu'il étoit infatigable pour faire des observations & des calculs utiles aux Navigateurs ; & que , par ses leçons & ses secours , plusieurs de nos Officiers subalternes furent en état d'observer & de calculer avec beaucoup d'exactitude. Cette

méthode de trouver la longitude en mer peut-être adoptée comme un usage universel, & on peut toujours y compter, à un demi-degré près, ce qui est suffisant pour toutes les opérations nautiques. Si donc la connoissance de la manière dont on fait des observations & des calculs est regardée comme une qualité nécessaire à tous les Officiers de Marine, on peut, sans faire beaucoup de tort au progrès des lumières, négliger les travaux de l'astronomie spéculateur pour résoudre ce problème. Il ne sera pas aussi difficile qu'il le paroît d'abord, d'acquérir cette connoissance ou de la mettre en pratique; car, à l'aide d'un Almanach nautique & des Ephémérides astronomiques, les calculs, pour déterminer la longitude, prendront aussi peu de tems que le calcul d'un azimuth, pour trouver la variation de l'aiguille.

ANN. 1770.
Août



CHAPITRE VI.

*Départ de la Nouvelle-Galles méridionale:
Description particulière du Pays , de
ses productions & de ses Habitans.
Petit Vocabulaire de la Langue de
ces Peuples & quelques observations
sur les courans & les marées.*

ANN. 1770.
Août

J'AI DÉJÀ rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions & ses habitans, parce qu'elles étoient tellement liées avec les évènements qu'on ne pouvoit pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complète & plus circonstanciée; si l'on trouve quelques répétitions, on verra du moins que la plus grande partie de ce que je vais dire est entièrement neuf.

LA Nouvelle - Hollande , ou comme j'ai appelé la côte orientale de ce pays, la Nouvelle-Galles méridionale , est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué , réduite en ligne

droite, ne comprend pas moins de 27^d, c'est-à-dire près de 2000 milles, de sorte que la surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au Sud des 33 & 34^d, la terre est, en général, basse & unie; plus loin au Nord, elle est remplie de collines, mais on ne peut pas dire que, dans aucune partie, elle soit véritablement montueuse: les terrains élevés pris ensemble ne font qu'une surface en comparaison des vallées & des plaines. En général, elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées sont en plusieurs endroits couvertes de verdure. Le sol néanmoins est souvent sablonneux, & la plupart des savannes, sur-tout au Nord, sont semées de rochers & stériles; sur les meilleurs terrains, la végétation est moins vigoureuse que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y sont pas si grands & les herbes y sont moins épaisses. L'herbe est ordinairement élevée; mais clairsemée & les arbres, où ils sont les plus grands, sont rarement à moins de quarante pieds de distance les uns des autres: l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'est pas mieux boisé que la côte de la mer. Les bords des baies, jusqu'à un

 ANN. 1770
Août.

ANN. 1770.
Août.

mille au-delà de la grève, sont couverts de palétuviers, au-dessous desquels le sol est une vase grasse toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terrains marécageux sur lesquels l'herbe étoit très-épaisse & très-abondante, & d'autres fois des vallées revêtues de broussailles. Le sol, dans quelques endroits, nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'est pas susceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie, qui gît au Nord à 25^e S., est remplie de bonnes baies & de havres, où les vaisseaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aspect qu'il nous présentait tandis que nous y étions, c'est-à-dire, au fort de la saison sèche, il est bien arrosé: nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruisseaux & de sources, mais point de grandes rivières; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus considérables dans la saison pluvieuse. Le *Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le seul endroit où nous n'avons pas pu nous procurer de l'eau douce; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la surface du pays soit par-tout entrecoupée de criques salées & de terres qui portent des palétuviers.

IL n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeller bois de charpente; le plus grand est le gommier qui croît dans tout le pays, & dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites, assez semblables à celles du saule, & la gomme, ou plutôt la résine qu'il distille, est d'un rouge foncé & ressemble au *sang de dragon*; il est possible que ce soit la même, car on fait que cette substance est produite par diverses plantes. *Dampierre* en fait mention; c'est peut-être celle que *Tasman* trouva sur la terre de *Diemen*, quand il dit qu'il vit « de la gomme d'arbres » & de la gomme lacque de terre. » L'autre bois de construction est celui qui ressemble à-peu-près à nos pins, & dont on a parlé plus haut dans la description de la *Baie de Botanique*. Le bois de ces deux arbres, comme je l'ai déjà remarqué, est extrêmement dur & pesant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler; & c'est la même dont on se sert dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux.

Nous y avons trouvé trois différentes sortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au Sud, a des feuilles plissées comme un éventail; le choux en est petit,

ANN. 1770.
Août.

mais d'une douceur exquise, & les noix qu'il porte en quantité sont une très-bonne nourriture pour les cochons. La seconde espèce est beaucoup plus ressemblante au véritable chou palmiste des isles d'Amérique; ses feuilles sont grandes & ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco: cette seconde espèce porte aussi un chou qui, sans être aussi doux que l'autre, est plus gros. La troisième espèce, que nous avons rencontrée seulement dans les parties septentrionales ainsi que la seconde, avoit rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles ailées ressemblantes à celles d'une espèce de fougère. Elle ne produit point de chou, mais une grande quantité de noix, à-peu-près de la grosseur d'un marron, & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avoient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étoient bonnes à manger mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience, payèrent cher cette tentative, car elles opérèrent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeoient ces fruits, & pensant que le tempérament des cochons pourroit être aussi robuste que le leur, quoique le nôtre fût beaucoup plus

foible , nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangèrent , & pendant quelque tems , ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité ; mais environ une semaine après , ils furent si malades que deux d'entr'eux moururent & les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la quantité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus , comme celle de la cassave des isles d'Amérique ; & que la pulpe , quand elle est sèche , est non-seulement saine mais nourrissante. Outre ces espèces de palmier & de palétuvier , il y a plusieurs petits arbres & buissons entièrement inconnus en Europe ; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaise qualité , & un autre qui porte une sorte de prune ressemblante aux nôtres par la couleur , mais non par la forme , car celle-là est aplatie sur les côtés comme un petit fromage ; & un troisième qui produit une espèce de pomme couleur de pourpre , laquelle , après avoir été gardée quelques jours , devient bonne à manger , & a une saveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

LA *Nouvelle-Hollande* offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la col-

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1779.
Août.

lection d'un Botaniste, mais il y en a très-peu qu'on puisse manger; entr'autres une petite plante à feuilles longues, étroites & épaisses ressemblantes à une espèce de jonc, appelée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme-gutte, excepté qu'elle ne rache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occasion de distinguer ses propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les Naturels du pays semblent connoître, puisqu'ils les distinguent par différens noms.

J'ai déjà fait mention des racines & de la feuille d'une plante ressemblante aux cocos des isles d'Amérique, ainsi que d'une espèce de fève: on y peut ajouter une sorte de persil & de pourpier, & deux espèces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde & couverte de fibres cordées; elles sont toutes deux très-petites mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayons vu souvent des endroits que l'on avoit creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avoit détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par la tige.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits

de la *Nouvelle-Hollande*. Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays, ressemblant à une cerise, excepté que le noyau étoit mou, & un autre qui, en apparence, n'étoit pas fort différent de la pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort désagréable; il est très-connu dans les Indes orientales, & il est appelé par les Hollandois *Pyn appel Boomen*.

ANN. 1770.
Août.

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait mention du chien & j'ai décrit en particulier le *Kangaroo*, & l'animal de l'espèce des *Opossum* ressemblant au phalanger de M. Buffon; je n'en connois d'autre qu'un quatrième ressemblant au putois, que les Naturels du pays appellent *Quoll*; il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Plusieurs de nos gens dirent qu'ils avoient apperçu des loups; peut-être que, si nous n'avions pas vu des pas qui sembloient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étoient guères plus dignes de foi que celui qui disoit avoir vu le diable.

Nous vîmes plusieurs espèces de chauve-souris qui tiennent le milieu entre les oiseaux & les quadrupèdes, & en particulier une qui étoit plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs; nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une

ANN. 1779.
Août.

vivante ou morte, mais nous supposâmes que c'étoit la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *Rouset* ou de *Rouget*.

LES oiseaux de mer & les autres oiseaux aquatiques, sont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appelées en Anglois *Soland Geese* & qui sont de deux sortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & plusieurs autres. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacouas & d'autres oiseaux du même genre d'une beauté exquise; des pigeons, des tourterelles; des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grande troupe, & quoiqu'ils soient extrêmement sauvages, nos gens en tuoient souvent dix ou douze dans un jour: ces oiseaux sont fort beaux, & ils portent une crête très-différente de ceux que nous avons encore vus.

PARMI les reptiles, il y a des serpens de différente espèce, quelques-uns nuisibles & d'autres qui ne font point de mal; des scorpions, des millepieds & des lézards. Les insectes sont en petit nombre; les mosquitoes & les fourmis sont les principaux: il y a plusieurs espèces de fourmis, quelques-unes sont

vertes, & vivent sur les arbres où elles construisent des nids, qui sont d'une grosseur moyenne entre celle de la tête d'un homme & son poignet. Ces fourmillières sont d'une structure très-curieuse; les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles dont chacune est aussi large que la main: elles en joignent les pointes ensemble avec une espèce de glu, de manière qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela, est un suc animal ou colle qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu observer la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles; mais nous en avons vu des milliers qui réunissoient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position, tandis qu'un grand nombre d'autres étoient occupées à appliquer la colle qui devoit les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étoient pliées & maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrières, nous troublâmes leurs travaux, &, dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupoient, les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle avec une si grande force, que nous fûmes surpris de voir comment, au moyen de la combinaison de leurs efforts, ils

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

avoient pu la dompter. Si nous satisfîmes notre curiosité à leurs dépens, elles se vengèrent de l'injure; des milliers de ces insectes se jettèrent à l'instant sur nous, & nous causèrent une douleur insupportable avec leurs aiguillons, sur-tout ceux qui s'attachoient à notre col & qui pénétroient dans nos cheveux, d'où il n'étoit pas facile de les écarter. La piquure de ces aiguillons n'étoit guères moins douloureuse que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la souffrance ne duroit pas plus d'une minute.

IL y a une autre espèce de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en tirant la moëlle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même-tems des fleurs, comme si son intérieur n'étoit pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes guères moins étonné que nous l'aurions été, si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auroient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts.

d'une multitude de ces animaux qui sortoient par essains de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardoient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle.

ANN. 1770.
Août.

Rumphius, dans son *Herbarium Amboinense*, volume II, page 257, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre, dans lequel il les vit, est très-différent de celui où nous les avons trouvées.

Nous avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avoient leur nid dans la racine d'une plante croissant comme le gui sur l'écorce d'un arbre, qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux, qui cependant ne paroissent pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étoient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avoient des aiguillons, mais à peine assez de force pour les faire sentir; ils pouvoient cependant nous tourmenter au moins autant

ANN. 1770.
Août.

que s'ils nous avoient blessés par leurs piqures; car, à l'instant que nous touchions la racine, ils sortoient en foule de leurs trous, & se précipitant sur les parties de notre corps qui étoient découvertes, elles y excitoient un chatouillement plus insupportable que la piqure, excepté quand elle est portée à une très-grande violence. Rumphius, volume VI, page 120, a donné aussi une description de cet oignon & de ses habitans, & il fait mention d'une autre espèce de fourmis qui sont noires.

Nous avons trouvé une quatrième espèce de fourmis qui ne font aucun mal, & qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Elles ont des habitations de deux sortes; l'une est suspendue sur des branches d'arbres, & l'autre est construite sur la terre. Les fourmillières suspendues sur les arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & elles sont composées d'une substance cassante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pètries ensemble avec une manière glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on aperçoit dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles & plusieurs ouvertures qui

qui conduisent à d'autres fourmillières sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre & communique par - dessous l'autre fourmillière qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à-peu-près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre, & qu'on suppose être d'anciens monumens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur; elles contiennent en-dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrain aux fourmillières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins-couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquelles elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterraines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770,
Août.

froid ; avantage que celles qui sont construites sur les arbres , quoiqu'en général placées sous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cause de la nature & du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes.

LA mer , dans ce pays , fournit aux habitans plus d'alimens que la terre ; & quoique le poisson n'y soit pas en si grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes , cependant nous jettions rarement la seine sans en prendre de cinquante à deux cens livres. Il y en a de différentes sortes , mais excepté le mulot & quelques-uns des coquillages , les autres ne sont pas connus en Europe ; la plupart sont bons à manger , & plusieurs sont excellens. On trouve sur les bancs de sable & sur le récif , une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde , des huîtres de différente espèce , & en particulier des huîtres de rocher & des huîtres perlières. Nous avons déjà parlé de pétoncles d'une grosseur énorme ; il y a en outre des écrevisses de mer & des cancrs ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve les caïmans dans les rivières & les lacs salés.

DAMPIERRE est le seul Auteur qui, jusqu'à présent , ait donné quelque description de la

Nouvelle-Hollande & de ses habitans, & quoi-
qu'en général ce soit un Ecrivain sur lequel
on peut compter, cependant il s'est trompé
ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a
vus habitoient, il est vrai, une partie de la
côte très-distante de celle que nous avons
visitée; mais aussi nous avons apperçu des
Insulaires en différens endroits de la côte
très-éloignés les uns des autres; & comme
nous avons trouvé par-tout une uniformité
parfaite dans la figure, les mœurs & les
usages, il est raisonnable de supposer qu'il
en est à-peu-près de même dans le reste du
pays.

LE nombre des habitans de la *Nouvelle-Hollande* paroît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois; ce fut à la *Baie de Botanique*, quand les hommes, les femmes & les enfans s'attroupèrent sur un rocher pour régarder le vaisseau qui passoit. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert assez de hangards ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu ; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus foible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art de la culture, si elle étoit pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils connoissoient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrain qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

La seule tribu, avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitoit le canton où le vaisseau fut radoubé ; elle étoit composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon & une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car quand les hommes venoient sur la rivière, ils les laissoient toujours derrière. Les hommes ici & dans

les autres districts, sont d'une taille moyenne & en général bien faits; ils sont sveltes & sont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquable; leur visage n'est pas sans expression, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

LEUR peau étoit tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il étoit très-difficile d'en connoître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paroître presque aussi noirs que des Nègres; &, suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, & ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses; leurs dents sont blanches & égales; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs, mais ils les portent tout courts: en général, ils sont lisses, mais quelquefois ils bouclent légèrement; nous n'en avons point apperçu qui ne fussent fort mêlés & sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graisse, &, à notre grande surprise, ils étoient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaisse; ils ne la laissent cependant pas croître beaucoup. Nous ren-

ANN. 1770.
Août.

contrâmes un jour un homme qui avoit la barbe plus grande que ses compatriotes ; nous observâmes le lendemain qu'elle étoit un peu plus courte, & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avoit été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

LES deux sexes, comme je l'ai déjà remarqué, vont entièrement nus; & ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'exposer à la vue nos mains & notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare ses deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'étoit un ornement & ce qui a pu les porter à souffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelque autre Nation. Cet os est aussi gros que le doigt, & comme il a cinq ou six pouces de long, il croise entièrement le visage & bouche si bien les narines qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour res-

pirer ; aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler qu'ils se font à peine entendre les uns aux autres. Nos matelots appelloient cetos en plaisantant leur vergue de beaupré ; & véritablement il formoit un coup-d'œil si bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés ensemble très-proprement ; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras, & autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns d'eux portoient en outre des espèces de haussécoks, faits de coquillages, suspendus le long du col & traversant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure & la boue, ont encore une autre enduit ; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules & sur la poitrine ; & le blanc en rayes, quelques-unes étroites & d'autres larges ; les étroites sont placées sur les bras, les cuisses & les jambes, & les larges sur le reste du corps ; ce dessein ne manque pas absolument de goût. Ils appliquent aussi des petites taches de blanc sur le visage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge sembloit être de l'ocre, mais nous

Ann. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

n'avons pas pu découvrir de quoi étoit composé leur blanc; il étoit en petits grains fermes, savonneux au toucher, & presque aussi pesant que du blanc de plomb: c'étoit peut-être une espèce de *steatites*; mais, à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendans. Ils attachoient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur offrîmes, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvoient également leur servir de parure, & qu'ils étoient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & ils nous a été impossible de leur en inspirer aucune; ils recevoient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchoit d'acheter ce que nous avions, les empêchoit aussi de nous voler; s'ils avoient désiré d'avantage, ils auroient été moins honnêtes; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la va-

leur ; le reste de nos meubles , effets ou marchandises , n'en avoit point pour eux ; j'ai déjà observé plus haut que nous avions trouvé les présens que nous leur avons faits , abandonnés négligemment dans les bois , comme les joujous des enfans qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons apperçu sur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies , mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières , qui sembloient être les suites des blessures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un instrument obtus ; nous comprîmes , par leurs signes , que c'étoient des monumens de la douleur qu'ils avoient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

ILs ne paroissent pas avoir d'habitations fixes , car , dans tout le pays , nous n'avons rien vu qui ressembât à une ville ou à un village. Leurs maisons , si toute foison peut leur donner ce nom , semblent être faites avec moins d'art & d'industrie qu'aucune de celles que nous avons vues , si l'on en excepte les misérables trous de la *Terre de Feu* , & même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures ; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout ; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four , avec des baguettes flexibles , à-peu-près aussi grosses que le ponce ; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre , & ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu , ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangards en se repliant le corps en rond , de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre ; dans cette position forcée , une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au Nord , le climat devient plus chaud , & nous trouvâmes que les cabanes étoient encore plus minces : elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce ; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur & un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle communément , & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu , probablement pour se défendre plutôt des mosquitoes que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les

endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems ; & elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux, ils se couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées sur la *Nouvelle-Hollande*, du côté opposé au vent dominant, celles de isles étoient en face du vent, ce qui semble prouver qu'il y règne une saison douce pendant laquelle la mer est calme, & que le même tems qui leur permet de visiter les isles adoucit l'air froid pendant la nuit.

LE seul meuble que nous ayons apperçu dans ces cabanes est une espèce de vase oblong, & qu'ils font tout simplement d'écorce ; en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'osier qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étoient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à la source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur ; pour le travailler ils suivent à peu près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac

ANN. 1779.
Août.

ANN. 1770.
Août.

attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête; en général, il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matière dont ils se peignent, quelques hameçons & des lignes; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires, ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

LEURS hameçons sont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une petitesse extrême. Pour harponner la tortue ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, & d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui est à peu près de la grosseur du poignet, & qui a sept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils l'ont l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, & qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la victime; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avons trouvé un de ces

bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étoient guéries. Leurs lignes sont de différente épaisseur, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin; elles sont composées d'une substance végétale, mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

ANN. 1770.
Août.

LES Habitans de la *Nouvelle-Hollande* se nourrissent principalement de poisson; mais, ils viennent quelquefois à bout de tuer des kangaroos & même des oiseaux de différente espèce; quoiqu'ils soient si sauvages qu'ils nous étoit très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avoient allumé leurs feux.

ILS ne paroissent pas manger crue aucune nourriture animale; mais, comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les Insulaires des mers du Sud.

ANN. 1770.
Août

Nous ne savons pas s'ils connoissent quelque plante narcotique du genre du tabac ; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tenoient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche ; c'est peut-être une espèce de bétel, mais quelle qu'elle soit, elle ne produisoit aucun mauvais effet sur les dents ni sur les lèvres.

COMME ils n'ont point de filet, ils n'attrappent le poisson qu'en le harponnant ou avec une ligne & un hameçon ; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

NOUS n'avons pas eu occasion de connoître leur manière de chasser ; mais, d'après les entailles qu'ils avoient faites par-tout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenoient leur poste au sommet ; & que de-là ils guettoient les animaux qui passaient par hasard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances : il est possible aussi que, dans cette situation, ils attrappent les oiseaux qui vont s'y jucher.

J'AI observé que, lorsqu'ils quittoient nos

rentes sur les bords de la rivière *Endéavour*, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumoient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servoient de quelque manière à prendre le *kangaroo*; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvoient les faire passer près des endroits où il y en avoit eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

ANN. 1770.
Août.

LES habitans de la *Nouvelle-Hollande* produisent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une manière surprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, & en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un mouffoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en en-bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, & ne

ANN. 1770.
Août.

portant rien en apparence dans sa main ; s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance & laisser du feu derrière lui ; nous appercevions d'abord la fumée & ensuite la flamme qui se communiquoit tout de suite au bois & à l'herbe sèches qui se trouvoient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu ; nous vîmes qu'il mettoit une étincelle dans de l'herbe sèche ; après l'avoir agitée pendant quelque tems, l'étincelle jetta de la flamme ; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même, & ainsi dans toute sa route.

L'HISTOIRE du genre-humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Presque tout le monde conviendra que le hasard apprit la manière de le produire par collision ou par frottement, mais ses premiers effets durent frapper naturellement de consternation & de terreur, des hommes pour qui cet élément étoit un objet nouveau ; il parut alors être un ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres susceptibles de sensations ou de dissolution, & par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible

pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connoissent les effets ; c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il seroit naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espèce humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment on s'en servit la première fois pour cuire les alimens, puisqu'on avoit contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens crus, durent trouver aussi désagréables ceux qui étoient cuits, que le seroient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auroient toujours mangé cuites les unes & les autres. Il est remarquable que les habitans de la *Terra*

ANN. 1770.
Août.

de Feu produisent le feu par collision ; & que les habitans , plus heureux de la *Nouvelle-Hollande* , de la *Nouvelle-Zélande* & d'*Otahiti* , l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connoître cet élément dans la Zone Torride & dans le Zone Glacée ? Chez les habitans sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire , que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds , secs & combustibles , & dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paroître au-dehors. On peut donc imaginer que , dans un pays froid , le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques , & que par cette raison les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud , au contraire , où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement , il est probable que le frottement de deux substances semblables fit connoître le feu pour la première fois , & que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet. Il est possible qu'au-

jourd'hui on fait du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en allume par collision dans plusieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre; & que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Il y a lieu de supposer que l'existence permanent des Volcans, dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu; cependant un Volcan n'a pu enseigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

ANN. 1770,
Août.

Ces peuples ont pour armes des javelines ou des lances: ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avoient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étoient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans

Ann. 1770.
Août.

la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avoient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avoit pu trouver, & qui étoit barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la résine. Les lances ainsi barbelées sont des armes terribles, car, lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui forment les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de distance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné

de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appellâmes *bâton à jetter*. C'est un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur & de trois pieds de long ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, & à l'autre une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine & assurée dans sa position par le bouton, la personne qui doit la jetter la tient sur son épaule, & après l'avoir agitée il pousse en avant le bâton à jetter & le lance de toute sa force, mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverse qui vient frapper & s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité, incroyable & avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des flèches, mais il est possible que nous nous

AKN. 1779+
Août.

ANN. 1770.
Août.

soyons trompés. Nous avons trouvé cependant, dans la *Baie de Botanique*, un bouclier ou targe de forme oblongue, d'environ trois pieds de long & de dix huit pouces de large, & qui étoit fait d'écorces d'arbres. Un des hommes qui s'opposa à notre débarquement le prit dans une hutte, & lorsqu'il s'enfuit, il le laissa derrière lui. En le ramassant nous reconnûmes qu'il avoit été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces boucliers est sûrement très-fréquent parmi ces peuples; car, quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons souvent rencontré des arbres d'où ils sembloient manifestement avoir été pris, & ces marques se distinguoient aisément de celles qu'ils avoient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée; cette écorce étoit un peu élevée sur les bords, à l'endroit de l'entaille; de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse & plus forte quand on la laisse sur le tronc après l'avoir découpée en rond.

LES pirogues de la *Nouvelle-Hollande* sont aussi grossières & aussi mal faites que les canoes. Celles de la partie méridionale de la

côte ne font qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées.

ANN. 1770.
Août.

Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque grossiers que soient ces canots, ils ont plusieurs commodités; ils tirent peu d'eau & sont très-légers, de sorte qu'ils les mènent sur des bancs de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus important auquel on les puisse employer, & ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avoit un morceau d'algues marines sur lesquelles étoit un petit feu, probablement afin de griller le poisson & de le manger au moment où ils l'attrapotent.

Les pirogues, que nous vîmes en avançant plus loin au Nord, n'étoient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avoient environ quatorze pieds de long, & comme elles étoient

Ann. 1779.
Août.

très-étroites, elles avoient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagayes qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paroît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche, s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connoître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons à jeter & les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paroîtra absolument, impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les dif-

ficultés; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignoit à ses forces.

ANN. 1770.
Août.

LES pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière *Endéavour*, étoit le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois; car nous trouvâmes sur une des îles sur lesquelles les Naturels du pays avoient pêché de la tortue, une petite rame qui avoit appartenue à une pirogue d'écorce & qui auroit été inutile à bord de toute autre.

IL n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux Navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la popula-

ANN. 1779.
Août.

tion, ou enfin s'il y a quelqu'autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres; en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, & nous n'avons apperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entr'eux s'efforcèrent des'opposer à notre débarquement dans la *Baie de Botanique* pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eût été blessé avec du petit plomb; nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec le danger des combats, & qu'ils sont par habitude aussi bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, & lors même qu'ils étoient au-delà de notre portée, sembleroit prouver que leur caract

rière est d'une timidité & d'une pusillanimité extraordinaire, & que ceux-là seuls, qui se sont battus par occasion, ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai seulement rapporté les faits ; c'est au lecteur à juger par lui-même,

ANN. 1770.
Août.

D'APRÈS ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connoissance de leur langage. Cependant comme ce point est un grand objet de curiosité, sur-tout pour les savans, & fort important pour les recherches qu'ils font sur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Hollande*, qui pût en quelque manière répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment nous sommes venus à bout d'en connoître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains & nous leur faisions entendre par signes le mieux qu'il nous étoit possible, que nous desirions savoir comment ils l'appelloient. Nous écrivions sur-le-champ le mot qu'ils prononçoient dans cette occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvoit certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs ; car si un Indien avoit

ANN. 1770.
Août.

ramassé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre, *un caillou* ou *un filix* ; de même lorsque nous leur demandions comment ils nommoient la pierre que nous leur montrions, ils prononçoient peut-être un mot qui désignoit l'espèce & non le genre, ou qui au lieu de signifier simplement la pierre en général, exprimoit qu'elle étoit raboteuse ou unie. Cependant afin d'éviter les erreurs de cette espèce autant qu'il dépendoit de nos soins, plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems, & après les avoir marqués, nous avons comparé nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une manière claire & précise.

FRANÇOIS.

NOUVELLE-
HOLLANDE.

la tête,

wageegee.

les cheveux,

morye.

les yeux,

meul.

les oreilles,

melca.

FRANÇOIS.

NOUVELLE-
HOLLANDE.ANN. 1770.
Août.

<i>les lèyres ,</i>	yembe.
<i>le nez ,</i>	bonjoo.
<i>la langue ,</i>	unjar.
<i>la barbe ,</i>	wallar.
<i>le col ,</i>	doomboo.
<i>les mammelles ;</i>	cayo.
<i>les mains ,</i>	marigal
<i>les cuisses ,</i>	coman.
<i>le nombril ,</i>	toolpoor.
<i>les genoux ,</i>	pongo.
<i>le pied ,</i>	edamal.
<i>le talon ,</i>	kniorrer.
<i>la plante du pied ,</i>	chumal.
<i>la cheville du pied ,</i>	chongurn.
<i>les ongles ,</i>	kulke.
<i>le soleil ,</i>	gallan.
<i>le feu ,</i>	meanang.
<i>une pierre ,</i>	walba.
<i>du sable ,</i>	yowall.
<i>une corde ,</i>	gurga.
<i>un homme ,</i>	bama.
<i>une tortue mâle ;</i>	poinga.
<i>une tortue femelle ;</i>	mameingo.
<i>une pirogue ,</i>	marigan.
<i>râmer ,</i>	pelenyo.

Ann. 1779.
Août.

FRANÇOIS.

NOUVELLE-
HOLLANDE

<i>s'asseoir ,</i>	takai.
<i>unie ,</i>	mier carrar.
<i>un chien ,</i>	cotta ou kota.
<i>un loriot (espèce</i>	perpere ou pier-
<i>d'oiseau) ,</i>	pier.
<i>du sang ,</i>	garmbe .
<i>du bois ,</i>	yocou.
<i>l'os qu'ils portent</i>	
<i>au nez ,</i>	tapool.
<i>un sac ,</i>	charngala.
<i>les bras ,</i>	aco , ou acol.
<i>le pouce ,</i>	eboorbalga.
<i>l'index ; le doigt du mi-</i>	
<i>lieu & le qua-</i>	egalbaiga.
<i>trième doigt ,</i>	
<i>le firmament ,</i>	kere ou kearre.
<i>un père ,</i>	dunjo.
<i>un fils ,</i>	jumurre.
<i>une grande pétoncle</i>	
<i>(coquillage con-</i>	moingo.
<i>nu) ,</i>	
<i>cocos , ignames ,</i>	maracotu.

FRANÇOIS.

NOUVELLE-
HOLLANDE.ANN. 1770.
Août.

*expressions que nous
croyons être des
mots d'admiration,
& que les Naturels
du pays proféroient
continuellement
quand ils étoient
avec nous.*

chew.

cherco.

yareaw.

tut , tut , tut ;
tut.

Je vais finir ma description de la *Nouvelle-Hollande* en faisant quelques observations relatives aux courans & aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis les 32^d de latitude & un peu plus haut jusqu'au *Cap Sandy*, qui gît au 24^d 46' de latitude, nous avons trouvé constamment un courant qui avoit sa direction au Sud & qui faisoit dix ou quinze milles par jour. La différence étoit grande plus ou moins suivant notre éloignement de terre, car il couroit toujours avec plus de force sur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre si le flot venoit du Sud, de l'Est ou du Nord; je penche à croire qu'il venoit du S.

ANN. 1770.
Août.

Est, mais la première fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au 24^d 30' de latitude à environ dix lieues au S. E. de la *Baie de l'Outarde*, je reconnus qu'il venoit du N. Ouest. Au contraire, trente lieues plus loin au N. O. sur le côté méridional de la *Baie de Keppel*, je trouvai qu'il venoit de l'Est, & sur la partie septentrionale de cette baie, il venoit du Nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partoit de l'Est. Sur le côté oriental de la *Baie des Golfes* (*Bay of Inlets*), il portoit fortement à l'Ouest jusqu'à l'ouverture du *Canal Large* (*Broad Sound*); au côté septentrional de ce canal, il venoit très-lentement du N. O., & quand nous mouillâmes devant la *Baie de Repulse*, il partoit du Nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre que le flot vient de l'E. ou du S. Est. Chacun sait qu'ou il y a des golfes profonds & de grandes anses s'enfonçant dans des terres basses, qui montent du lit de la mer & qui ne sont pas formées par des rivières d'eau douce, le flot y est toujours considérable & sa direction déterminée par la position & le gisement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe, quelque soit sa route en mer. Enfin, où les marées sont faibles, ce qui arrive ordinairement sur cette côte, un grand golfe attire, si je puis ainsi parler,

parler , le flot dans un espace de plusieurs lieues.

ANN. 1779.
Août.

UN coup-d'œil sur la carte éclaircira ce que je viens dire. Au Nord du *Passage de la Pentecôte* il n'y a point de grand golfe , & par conséquent le flot porte au N. ou N. O. suivant la direction de la côte , & le jasant au S. ou au S. Est : telle est du moins leur route à peu de distance de terre , car très-près de la côte l'influence des petits golfes fera varier cette direction. J'ai observé aussi que nous n'avions, toutes les vingt-quatre heures, qu'une marée haute qui arrivoit pendant la nuit. La différence entre l'élévation perpendiculaire du flot pendant le jour & pendant la nuit , dans les marées hautes, n'est pas de moins de trois pieds , & où les marées sont peu considérables comme ici, cette proportion est très-forte relativement à toute la différence qui se trouve entre la haute & la basse marée. Nous ne découvrîmes cette irrégularité, qui est très-remarquable, que lorsque nous eûmes échoué; peut-être qu'elle est encore plus grande plus loin au Nord. Quand nous tombâmes une seconde fois dans le récif, nous trouvâmes que les marées étoient plus considérables que celles que nous avions observées auparavant, si l'on en excepte celles de la *Baie des Golfes*; ce qui pouvoit provenir de

ANN. 1770.
Août.

ce que l'eau étoit plus renfermée entre les bancs de sable. Le flot porte aussi au N. O. ici, & il continue dans la même direction, jusqu'à l'extrémité de la *Nouvelle-Galles*, d'où il prend son cours à l'O. & au S. O. dans la mer de l'Inde.



CHAPITRE VII.

Passage de la Nouvelle - Galles méridionale à la Nouvelle - Guinée. Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier Pays.

EN QUITTANT l'Isle Booby, l'après-midi du 23 Août, nous gouvernâmes à l'O. N. O. avec de petites fraîcheurs du S. S. O., jusqu'à cinq heures du soir que nous eûmes calme; & le flot de la marée portant bientôt après au N. Est, nous mîmes à l'ancre par 8 brasses fond de sable vaseux. L'Isle Booby nous restoit au S. 50^d E. à cinq milles, & les Isles du Prince de Galles s'étendoient du N. E. $\frac{1}{4}$ N. au S. 55^d Est; il sembloit y avoir entre ces îles un passage ouvert & sûr, qui s'étendoit du N. 46^d E. à l'E. $\frac{1}{4}$ N. Est.

Le 24, à cinq heures & demie du matin; comme nous étions occupés à lever l'ancre, le cable rompit à environ 8 ou 10 brasses de l'anneau. Le vaisseau commença alors à chasser; je laissai tomber sur-le-champ une autre ancre, ce qui le ramena au lieu du mouillage,

ANN. 1770.
Août.

avant qu'il se fût éloigné de plus d'une encablure de la bouée. J'envoyai sur-le-champ les bateaux pour rattraper l'ancre, mais ils ne purent pas en venir à bout. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^{\text{d}} 30' \text{ S.}$: comme j'étois résolu de ne pas abandonner l'ancre, tant qu'il y auroit possibilité de la reprendre, je dépêchai les bateaux une seconde fois, après diner, pour découvrir où elle étoit. Cette tentative ayant réussi, nous mîmes une hanzière à l'ancre, & au moyen de cette hanzière nous l'attachâmes au vaisseau : nous travaillâmes ensuite à la lever; mais à l'instant, où nous allions y parvenir, la hanzière s'échappa, & il fallut recommencer la besogne; il étoit nuit alors, & nous fûmes obligés de suspendre nos opérations jusqu'au lendemain.

LE 25, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à l'ouvrage, & enfin nous suspendîmes l'ancre au bossoir. A huit heures, nous levâmes l'autre ancre; nous appareillâmes & nous portâmes au N. O. avec une brise de l'E. N. Est. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^{\text{d}} 18' \text{ Sud.}$ & notre longitude de $219^{\text{d}} 39' \text{ Ouest.}$ Nous n'apercevions point alors de terre, mais à environ deux milles au Sud, il y avoit un grand banc de sable, sur lequel la mer brisoit avec beaucoup de violence, & dont je crois qu'une partie est à

fec à la marée basse. Ils s'étend au N. Ouest & au S. Est, & il a environ cinq lieues de tour. Depuis que nous eûmes levé l'ancre jusqu'à ce tems, nous eûmes 9 brasses d'eau, mais bientôt la sonde n'en rapporta plus que sept. A une heure & demie, nous avions couru onze milles depuis le midi de la veille, & le bateau, qui étoit en avant, nous signala un bas-fond. Sur-le-champ nous laissâmes tomber une ancre, & nous mouillâmes à la voile, car le bateau étoit peu éloigné de nous. En examinant la mer autour de nous, nous vîmes presque de tout côté un bas-fond sur lequel le vent & la marée portoient en même-tems. Le vaisseau étoit sur un fond de 6 brasses; mais, en sondant dans les environs, nous en trouvâmes à peine deux à une demi-enca-blure. Ce banc s'étendoit de l'E. au N. & à l'Ouest jusqu'au S. Ouest; de sorte que, pour sortir de cet endroit, nous n'avions d'autre chemin que celui par où nous étions venus. Nous courions un nouveau péril, car nous touchions au moment de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé notre bâtiment s'il avoit touché, & s'il s'étoit écarté d'une demi-enca-blure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fit signal qu'il y avoit un bas-fonds qui, comme ceux-ci,

ANN. 1770.
Août.

ANN. 1770.
Août.

gisent à une brasse ou deux au-dessous de l'eau ; sont les plus dangereux , car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus , & alors même l'eau paroît brune , comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre. Le flot de la marée commença entre trois & quatre heures ; j'envoyai le Maître sonder au S. & au S. Est : sur ces entrefaites , comme le vaisseau évitoit , je levai l'ancre & je portai d'abord au Sud à petites voiles , & tournant ensuite à l'Ouest , j'échappai encore au danger : au coucher du soleil , nous mîmes à l'ancre par 10 brasses , fond de sable , ayant un vent frais de l'E. S. Est.

LE 26 , à six heures du matin , nous appareillâmes & nous portâmes à l'Ouest après avoir , comme à l'ordinaire , envoyé un bateau en avant pour sonder. J'avois envie de gouverner au N. O. jusqu'à ce que je découvrissè la côte méridionale de la *Nouvelle-Guinée* , où je projetois de toucher s'il étoit possible ; mais la rencontre de ces bas-fonds me fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. J'y réussis ; car , à midi , l'eau avoit augmenté jusqu'à 17 brasses. Nous étions alors au 10^e 10' de latitude S. par observation , & au 220^e 12' de longitude Ouest ; nous n'apercevions point de terre. Nous continuâmes de porter

à l'Ouest jusqu'au coucher du soleil , la sonde rapportant de 27 à 23 brasses. Nous diminuâmes alors de voiles & nous serrâmes le vent pendant la nuit , quatre heures sur une bordée & quatre heures sur une autre. Le 27 , à la pointe du jour , nous forçâmes de voiles en gouvernant O. N. O. jusqu'à huit heures , & ensuite N. O. A midi , notre latitude , par observation , étoit de 9^d 56' Sud ; notre longitude de 221^d O. , & la variation de l'aiguille de 2^d 30' Est. Nous suivîmes notre route au N. O. jusqu'au coucher du soleil ; nous diminuâmes alors de voiles une seconde fois , & nous serrâmes le vent au plus près au Nord ; notre profondeur d'eau étoit de 21 brasses. A huit heures , nous virâmes de bord , & nous portâmes au Sud jusqu'à midi que nous gouvernâmes au Nord à petites voiles jusqu'à la pointe du jour du 28. Les sondes rapportoient de 25 à 17 brasses ; l'eau devenoit basse par degrés , à mesure que nous avançons au Nord. A ce tems , nous forçâmes de voiles & nous mîmes le cap au Nord afin de découvrir la terre de la *Nouvelle-Guinée*. Depuis que nous avons fait voile jusqu'à midi , l'eau avoit diminué insensiblement de 17. à 12 brasses , fond de pierre & de coquilles. Nous étions au 8^d 52. de latitude S. par observation , c'est-à-dire , dans

ANN. 1770.
Août.

le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée* ; mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au Sud, & , suivant mon estime, nous en étions éloignés d'un degré à l'Ouest ; c'est pour cela que je ne découvris pas la terre qui court plus au Nord. Nous trouvâmes la mer couverte en plusieurs endroits d'une écume brune assez semblable à celle que nos marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Je fus d'abord alarmé, craignant que nous ne fussions parmi des bas-fonds ; mais, en sondant, nous reconnûmes que l'eau y étoit aussi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinèrent cette écume, sans pouvoir déterminer ce que c'étoit ; elle étoit composée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microscope, sembloit consister en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute sa longueur en plusieurs cellules comme les tuyaux de la *conferva* ; nos Naturalistes crurent qu'elles étoient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produisoient point l'odeur propre aux substances animales. Le même phénomène avoit été observé sur les côtes du *Brésil* & de la *Nouvelle-Hollande* , mais nous ne l'avions jamais

remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir, un petit oiseau voltigea autour du vaisseau; il se percha la nuit sur les agrès où on le prit. C'étoit exactement le même oiseau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure grossière sous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. Voyez ses Voyages, vol. III, pag. 98, tab. des oiseaux, fig. 5.

ANN. 1770.
Août.

Nous continuâmes à porter au Nord avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à six heures du soir, ayant des sondes très-irrégulières & qui varioient tout d'un coup de 24 à 7 brasses. A quatre heures, nous avions découvert de la grande hune, la terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ Nord; elle sembloit être très-basse & s'étendre de l'O. N. O. au N. N. E., à la distance de quatre ou cinq lieues. Nous ferrâmes alors le vent au plus près jusqu'à sept heures; nous virâmes ensuite de bord & nous mîmes le cap au Sud jusqu'à minuit. A ce tems nous virâmes vent-arrière, & nous gouvernâmes au Nord jusqu'à quatre heures du matin du 29. Nous mîmes alors le cap du vaisseau au large jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre de nouveau, & nous portâmes N. N. O. en courant directement dessus avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. Est. Nos sondes, pendant la nuit, furent très-irrégulières de 7 à 5 brasses; nous nous trou-

ANN. 1770.
Août.

vions tout-à-coup dans une eau basse ou profonde, sans aucune proportion à notre distance plus ou moins grande de la terre. A six heures & demie du matin, une petite île basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à 5 milles. Cette île gît au 8^d 13' de latitude S., & au 221^d 25' de longitude O., & je trouve qu'elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthélemi* & de *Wharmoyfen*. Nous gouvernâmes alors ayant 5 à 9 brasses au N. O. $\frac{1}{4}$ O., O. N. O., O. $\frac{1}{4}$ N. O., O. $\frac{1}{4}$ S. O., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. suivant la direction de la terre; & quoique, suivant mon estime, nous n'en fussions pas éloignés de plus de quatre lieues, cependant elle étoit si basse & si unie, que nous pouvions à peine l'apercevoir de dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois, & entr'autres arbres, nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous fit connoître que cette partie du pays est habitée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre; la partie la plus occidentale qui fût en vue, nous restoit au S. 79^d O. Notre latitude, par observation, étoit de 8^d 19' S., & notre longitude de 221^d 44' O. Nous avions au N. 74^d E. à 20 milles, l'île de *Saint-Barthélemi*.

APRÈS avoir gouverné six milles au S. O. $\frac{1}{4}$ O., nous rencontrâmes un bas-fond à tribord ; j'envoyai l'esquif pour le fonder , & en même-tems je gouvernai au large jusqu'à quatre heures en serrant le vent. Quoique nous eussions parcouru six milles, l'eau n'étoit pas devenue plus profonde d'un pouce. Je portai ensuite au S. O. quatre milles plus loin ; mais , trouvant toujours un bas-fond , je mis à la cape & je rappelai les bateaux à bord. Quand ils furent de retour , nous étions à trois ou quatre lieues de la côte , & l'esquif ayant reconnu qu'il y avoit 3 brasses d'eau dans l'endroit où j'avois ordonné de fonder , je serrai ensuite le vent le cap au large , & je doublai le bas-fond à environ un demi-mille.

ENTRE une & deux heures , nous dépassâmes une baie ou golfe , devant laquelle gît une petite île qui semble la mettre à l'abri des vents du Sud ; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau. Je ne pouvois pas entreprendre de décider cette question , parce que le vent Sud-Est souffle directement dans la baie , & que nous n'avions encore aucune brise de terre.

Nous portâmes au large jusqu'à minuit ; que nous nous trouvâmes à environ onze lieues de terre ; la profondeur de l'eau étoit

ANN. 1770.
Août.

montée à 29 brasses. Nous virâmes alors de bord, & nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30; à ce tems, la sonde rapportant six brasses & demie, nous revirâmes & nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes d'abord à l'O. S. O. & ensuite à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.; mais, comme nous ayons 5 brasses & demie d'eau, nous tirâmes au large au S. O. jusqu'à ce que les sondes rapportassent 8 brasses, & alors nous courûmes à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., & à l'O. par 9 brasses vers la terre que nous appercevions de dessus le tillac: nous jugeâmes qu'elle étoit éloignée d'environ quatre lieues, & qu'elle étoit encore très-basse & couverte de bois. Nous appercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau; & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai, lui trouvèrent un nouveau nom, & l'appellèrent *Sea-Saw-Dust* (*Sciure de mer*). A midi, notre latitude, par observation, étoit de 8^d 30' S., notre longitude de 222^d 34' O., & l'*Isle Saint-Barthélemi* nous restoit au N. 69^d E. à soixante-quatorze milles.

COMME les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on

trouvera dans ma carte la route du vaisseau & nos différentes sondes, il suffira de dire ici que, jusqu'au 3 Septembre, nous continuâmes notre direction au Nord avec une eau très-basse, sur un banc de vase, & à une telle distance de la côte que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce tems, nous fîmes plusieurs tentatives inutiles, pour en approcher; & ayant perdu six jours d'un bon vent, & sachant que la mousson S. E. étoit sur le point de finir, nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous résolûmes de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il seroit possible; & ensuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays & la disposition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours, nous eûmes une petite brise qui souffloit de la côte, & qui étoit fortement imprégnée de l'odeur des arbres, buissons & herbes dont le terrain étoit couvert: cette odeur ressembloit un peu à celle du benjoin. Le 3 Septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du N. $\frac{1}{4}$ E., à environ quatre lieues de distance; & nous courûmes dessus avec un vent frais de l'E. S. E., & de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à neuf heures; nous en étions alors éloignés de trois ou quatre milles, ayant

ANN. 17^o.
Septembre.

ANN. 1779.
Septembre.

trois brasses d'eau , & nous mîmes à la cape. Nous lançâmes la pinnasse en mer , & je m'embarquai avec onze personnes bien armées , parmi lesquelles étoient le Docteur Solander , M. Banks & ses domestiques. Nous ramâmes directement vers la côte , mais l'eau étoit si basse que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges ; nous traversâmes le reste du chemin à gué , après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau : jusqu'ici nous n'avions découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit ; mais , dès que nous fûmes à terre , nous aperçûmes sur le sable des pas d'hommes très - récents , puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute ; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés ; mais , comme il y a un bois épais à cent verges du rivage , nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution , de peur de tomber dans une embuscade & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois à environ deux cens verges de l'endroit où nous avions débarqué ; nous parvînmes à un petit bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits , mais ils portoient beaucoup de fruit , & près de-là il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles , alors tombées pour

la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité ; mais , jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance de-là , nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain , sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges ; ils coururent vers nous, & celui qui s'approcha le plus , lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, & qui brûloit comme de la poudre à canon ; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous : comme nous n'avions point de tems à perdre, nous tirâmes nos fusils qui étoient chargés à petit plomb : il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite ; ils nous lancèrent au contraire un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes, en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les lais-

ANN. 1779.
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

sant avancer, ce qui nous auroit forcés de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque; c'est pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle, & que nous tirâmes une seconde fois. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge, cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'ensuyoiént tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire notre curiosité & nos desirs, & que je vis qu'il étoit impossible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la destruction des Indiens n'étoit plus nécessaire à notre propre défense, nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots, qui étoient à bord, faisoient signe qu'un plus grand nombre d'Insulaires s'approchoient, &, avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes plusieurs qui venoient autour d'une pointe, à la distance d'environ cinq cens verges. Suivant toute apparence, ils avoient rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord; car, dès qu'ils nous apperçurent, ils firent halte & sembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin, nous entrâmes dans l'eau & nous la passâmes à gué jusqu'au bateau; ils restèrent

ils restèrent à leur poste sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à bord , nous ramâmes vis-à-vis d'eux , & ils paroissoient alors être au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir ; leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle - Hollande* ; ils sont à-peu-près de la même taille , & ils ont les cheveux courts comme eux : ils vont entièrement nus, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si brune ; peut-être cette différence venoit-elle uniquement de ce qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce tems, ils nous défioient par leurs cris , & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à-la-fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant ; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creusée qu'ils agitoient de côté & d'autre , & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée , exactement comme il en part d'un coup de fusil , & qui ne duroient pas plus long-tems. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant , & l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu ; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si

ANN. 1770
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

notre bateau n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque tems avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fusil sur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles siffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, & nous retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une lame de bambou rouge & garnies d'une pointe de bois dur où il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de force, car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs & nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Hollande*.

CET endroit gît au 6^d 15' de latitude Sud, à environ soixante-cinq lieues au N. E. du port *Saint-Augustin* ou *cap Walche*, & il est près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la*

Colta de S. Bonaventura. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très-basse, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain & le plant très-florissant, quoique les noix de cocos fussent vertes & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr : nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buissons qui sont communs aux isles de la mer du Sud, à la *Nouvelle-Zélande* & à la *Nouvelle-Hollande*.

ANN. 1770.
Septembre.

BIENTÔT après notre retour au vaisseau, nous remontâmes le bateau à bord & nous fîmes voile à l'Ouest, je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de tems sur cette côte. Je suis fâché de dire que quelques-uns des Officiers me pressoient fortement d'envoyer un détachement à terre, & de couper les cocotiers pour en avoir les fruits. Je rejettai cette proposition comme injuste & cruelle. D'ailleurs les naturels du pays nous avoient attaqués lorsque nous ne faisons que débarquer sur la côte, dans un tems où nous ne voulions leur rien enlever; il étoit donc moralement sûr qu'ils feroient de vigoureux efforts pour défendre leur propriété, si nous tâchions de l'envahir; & dans ce cas plusieurs d'entr'eux, peut-être aussi quelques-uns de nos gens, au-

ANN. 1770.
Septembre.

roient été la victime de cette entreprise. J'aurois été bien fâché d'user d'une pareille violence, même pour nous procurer des choses nécessaires à la subsistance de l'équipage ; & certainement il auroit été très-criminel de l'employer pour deux ou trois cens noix de cocos vertes qui ne pouvoient nous donner qu'un plaisir passager. Je pouvois , il est vrai , avancer le long de la côte , plus loin au Nord & à l'Ouest , & chercher un endroit où le vaisseau pût mouiller assez près de terre pour couvrir de son artillerie , ceux de nos gens qui débaqueroient ; mais cette ressource ne remédioit qu'à une partie des inconvéniens , puisqu'en nous mettant en sûreté , elle eût probablement été fatale aux Indiens. D'ailleurs nous avons lieu de croire , qu'avant de trouver cette place , nous aurions été portés si loin à l'Ouest , que nous aurions été obligés d'aller à *Batavia* , par le côté septentrional de l'isle de *Java* , & je ne pensois pas que cette route fût aussi sûre que celle de la côte méridionale de la même isle par le détroit de *la Sonde*. Le vaisseau avoit tant de voies d'eau , que je doutois s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia* ; autre raison qui m'engageoit à naviguer promptement vers cette place , d'autant que nous n'avions aucune découverte à attendre dans des mers

qui ont déjà été parcourues , & où chaque côte a été marquée par les Géographes Hollandois. Les Espagnols , ainsi que les Hollandois , semblent avoir navigué tout autour des isles de la *Nouvelle-Guinée* , puisque toutes les places , tracées dans la carte , ont un nom dans les deux langues. J'ai comparé la partie de la côte que j'ai visitée , avec les cartes qu'on trouve dans l'ouvrage françois , intitulé : *Histoire des Navigations aux Terres Australes* ; & publié en 1756 , & je les ai trouvées assez exactes : cependant je ne sais par qui & quand elles ont été dressées. Quoique la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y soient représentées comme deux pays séparés , le récit qui les accompagne laisse en doute ce point. Je ne prétends pas avoir d'autre mérite dans cette partie du voyage , que d'avoir établi d'une manière incontestable la vérité de ce fait.

COMME les deux pays sont situés près l'un de l'autre , & que l'espace intermédiaire est rempli d'isles , il est raisonnable de supposer que la population de ces contrées tire sa source d'une commune origine : cette communication entr'elles ne paroît pourtant pas s'être soutenue ; car , dans ce cas , les noix de cocos , le fruit à pain , le fruit du plane & les autres fruits de la *Nouvelle-Guinée* , également nécessaires à la subsistance

ANN. 1770.
Septembre.

de ces peuples, auroient éré sûrement transplantés dans la *Nouvelle-Hollande* ; cependant on n'y en trouve aucune trace. L'Auteur de l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes*, dans la Relation du Voyage de le Maire , a donné un vocabulaire du langage qu'on pàrle sur une isle qui gît près de la *Nouvelle-Bretagne* ; en comparant ce vocabulaire avec les mots que nous apprîmes dans la *Nouvelle-Hollande* , nous trouvâmes que les deux langues ne sont pas les mêmes. Si donc par la suite on reconnoissoit de l'analogie entre la langue de la *Nouvelle-Bretagne* & celle de la *Nouvelle-Guinée*, on auroit lieu de supposer que ces deux pays tirent leur population de la même source ; & que , malgré leur proximité , les habitans de la *Novelle-Hollande* ont une origine différente.





CHAPITRE VIII.

Passage de la Nouvelle-Guinée à l'Isle de Savu. Ce que nous fîmes dans cette Isle.

DEPUIS le midi du 3, jusqu'au midi du lendemain, nous portâmes à l'Ouest, & pendant tout ce tems nous tînmes la sonde qui rapporta de 14 à 30 brasses, quelquefois plus, d'autres fois moins. Le 4, à midi, nous étions par 14 brasses, au 6^d 44' de latitude S. & au 223^d 51' de longitude Ouest. Depuis le midi de la veille, notre route fut S. 76^d O., & nous fîmes cent vingt milles à l'Ouest. Le 5, à midi, notre latitude étoit de 7^d 25' S. & notre longitude de 225^d 41' O., ayant toujours un fond de 10 à 20 brasses.

ANN. 1770.
Septembre.

Le 6, à une heure & demie du matin, nous dépassâmes une petite isle qui nous restoit au N. N. O. à trois ou quatre milles de distance, & à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre isle basse qui s'étendoit du N. N. O. au N. N. E. à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurois dé-

ANN. 1770.
Septembre.

barqué sur cette île qui ne paroissoit pas très-petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Quand nous fûmes par son travers, nous n'avions que 10 brasses d'eau, fond de roches; c'est ce qui me fit craindre de tomber sous le vent, où je pourrois trouver une eau basse & un fond dangereux. Ces îles ne sont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les îles *Arrou*. Dans ce cas, elles sont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée*; j'ai reconnu que la partie méridionale de ces îles, gît au 7^d 6' de latitude S. & au 225^d de longitude Ouest.

Nous continuâmes à gouverner à l'O. S. O., en faisant quatre milles & demi par heure, jusqu'à dix heures du soir. Nous avions alors 42 brasses; à onze heures, nous en eûmes 37, à minuit 55, à une heure, 49, & à trois, 120, après quoi nous ne trouvâmes point de fond. A la pointe du jour, nous forçâmes de voiles, & à dix heures nous découvrîmes terre qui s'étendoit du N. N. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; à cinq & six lieues. A midi, elle nous restoit du N. à l'O., à-peu-près à la même distance; elle sembloit être unie & médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la *Nouvelle-Guinée*, elle doit faire partie des îles *Arrou*; mais

elle gît un degré plus au Sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée dans les cartes, & suivant notre latitude, c'est *Timor Laoet*. Nous sondâmes & nous n'avions point de fond à 50 brasses.

ANN. 1770.
Septembre.

COMME les cartes ne m'apprennent point quelle étoit la terre que je voyois sous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au Sud, d'autant que le tems étoit si brumeux, que nous ne pouvions pas appercevoir fort au loin, je gouvernai au S. O., & à quatre heures, nous perdîmes l'île de vue. Je fus sûr alors qu'aucune partie de cette terre n'est située au Sud du 8^d 15' Sud. Je continuai de porter au S. O. à petites voiles, avec une brise fraîche du S. E. $\frac{1}{4}$ E., & de l'E. S. Est. Nous sondâmes à toutes les heures, sans rencontrer de fond à 120 brasses.

LE 7, à la pointe du jour, nous gouvernâmes O. S. O., & ensuite O. $\frac{1}{4}$ S. O., & nous nous trouvâmes à midi au 9^d 30' de latitude S., & au 229^d 34' de longitude Ouest. D'après la route que nous avons suivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, nous aurions dû appercevoir les *Isles de Weafel*, qui sont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande*; cependant nous ne vîmes rien; ainsi, il faut croire qu'elles ont été placées

ANN. 1779.
Septembre.

d'une manière fautive. On n'en fera pas surpris si l'on considère que non-seulement ces isles, mais-encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes personnes & à différens tems, & que d'autres ont dressé les cartes sur les divers résultats, peut-être plus d'un siècle après. Il faut remarquer en outre que les Navigateurs, qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouissons aujourd'hui.

Nous continuâmes notre route en gouvernant à l'Ouest jusqu'au soir du 8, que la variation de l'aiguille, calculée par plusieurs azimuths, étoit de 12^d O., & par amplitude de 5^d Ouest. Le 9, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 46' S., & notre longitude de 232^d 7' Ouest. Pendant les deux derniers jours, nous avons gouverné directement à l'Ouest; cependant nous reconnûmes par observation que nous avons fait seize milles au Sud, six milles depuis le midi du 6 jusqu'au midi du 7, & dix depuis le midi de ce jour jusqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avoit un courant portant au Sud. Au coucher du soleil, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 2^d O., & en même-tems

nous apperçûmes une terre très-haute qui nous restoit au Nord-Ouest.

ANN. 1770.
Septembre,

LE matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au soir, étoit *Timor*. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^{\text{d}} 1'$ Sud, quinze milles au Sud de celle que nous donnoit le lock. Nous étions, par observation, au $233^{\text{d}} 27'$ de longitude Ouest. Afin de découvrir plus distinctement la terre que nous avions en vue, nous gouvernâmes N. O. jusqu'à quatre heures du matin du 11, que le vent sauta au N. O. & à l'O., & nous fit gouverner au Sud jusqu'à neuf heures. Nous virâmes alors de bord & nous mîmes le cap au N. O. avec un vent de l'O. S. O. Au lever du soleil, la terre nous avoit paru s'étendre de l'O. N. O. au N. E., & à midi, nous la voyions se prolonger à l'O. jusqu'à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., mais à l'E., pas plus loin que le N. $\frac{1}{4}$ N. Est. Nous étions alors bien assurés que la première terre que nous avions vue étoit *Timor*. La dernière isle que nous venions de dépasser, porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut*. *Laoet* est un mot de la langue Malais qui signifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'isle. La partie méridionale gît au $8^{\text{d}} 15'$ de latitude S., & au $228^{\text{d}} 10'$ de longitude O.; mais, dans les

ANN. 1770.
Septembre.

cartes, la pointe méridionale est marquée à différentes latitudes depuis le 8^d 30', jusqu'au 9^d 30'. Il est possible, il est vrai, que la terre que nous découvrîmes soit quelque autre île, mais on a de très-fortes raisons de présumer le contraire, car si *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, nous devrions l'y avoir vu. Nous étions alors au 9^d 37' de latitude S., & par une observation du soleil & de la lune, au 233^d 54' de longitude Ouest. Nous étions le jour précédent par les 233^d 27'; le lock donnoit précisément la même différence de 27', d'où il suit que l'observation avoit un degré d'exactitude qu'il faut attendre rarement. L'après-midi, nous courûmes sur la côte jusqu'à huit heures du soir, que nous virâmes de bord & gouvernâmes au large, étant à environ trois lieues de la terre, qui, au coucher du soleil, s'étendoit du S. O. $\frac{1}{2}$ O., au N. Est. Nous fondâmes alors & nous ne trouvâmes point de fond par 140 brasses. A minuit, comme nous avions peu de vent, nous virâmes de bord une seconde fois & portâmes sur la terre, & le lendemain, 12, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 36' Sud. Ce même jour, nous vîmes de la fumée sur la côte en plusieurs endroits, & pendant la nuit nous avons aperçu des feux. La terre paroïssoit très-

haute & disposée en collines s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en général couvertes de bois épais, mais nous pouvions y distinguer des clarières d'une étendue considérable & qui sembloient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions à un demi-mille de la côte par 16 brasses d'eau; en travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre basse. Ce golfe gît au 9^d 34' de latitude S., & c'est probablement le même dans lequel Dampierre entra avec sa chaloupe; car l'eau n'y paroît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la grève, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui, suivant lui, ont l'apparence de pins. Derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée & beaucoup de palétuviers, entre-mêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage & semble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique nous n'aperçussions dans cette partie de l'île ni plantations ni maisons, la fertilité du sol & le nombre des feux nous firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

ANN. 1770.
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

QUAND nous fûmes à un mille & demi du rivage, nous virâmes de bord & portâmes au large. Les extrémités de la côte s'étendoient alors du N. E. $\frac{1}{4}$ E. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{4}$ Sud. Une pointe basse, éloignée de nous d'environ trois lieues, en formoit l'extrémité Sud-Ouest. Pendant que nous portions vers la côte, nous sondâmes plusieurs fois, mais nous ne trouvâmes point de fond avant d'en avoir approché à deux milles & demi, & alors nous eûmes 25 brasses, fond de vase. Après avoir viré de bord, nous portâmes au large jusqu'à minuit avec un vent du Sud; nous revirâmes ensuite & nous gouvernâmes deux heures à l'Ouest. Le vent sauta bientôt au S. O. & à l'O. S. O., & nous mîmes le cap au Sud une seconde fois. Le matin du 13, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille, mesurée par amplitude, étoit de $1^{\text{d}} 10'$ O., & par azimuth de $1^{\text{d}} 27'$. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $9^{\text{d}} 45'$ S., & notre longitude de $234^{\text{d}} 12'$ Ouest; nous étions alors à environ sept lieues de la terre, qui s'étendoit du Nord 31^{d} E. à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ Ouest.

Nous avançâmes lentement à l'Ouest avec de légères brises de terre qui souffloient de l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant quelques heures le matin,

& des brises de mer du S. S. O. & du Sud. Le 14, à midi, nous étions à six ou sept lieues de la terre qui se prolongeoit du N. $\frac{1}{4}$ N. E. au S. 78^d O.; nous voyions toujours sur la terre basse & sur les montagnes qui sont par-derrrière, de la fumée en plusieurs endroits pendant le jour & du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte, jusqu'au matin du 15, la terre paroissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutissent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au lieu de terres plates & couvertes de palétuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la grève. Les plantations & les maisons commençoient là & sembloient être innombrables. Les maisons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Borassus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies jusque sur le sommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement les yeux à nos lunettes, & nous fûmes fort surpris de ne voir ni hommes ni bétail.

Nous suivîmes la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite île, appelée *Rotte*; & à

ANN. 1770-1
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

midi, l'isle *Semau* (*Simao*, suivant Danville), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de *Timor*, nous restoit au N. Ouest.

DAMPIERRE, qui a donné une description fort étendue de l'isle de *Timor*, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long & seize de large, & que sa direction est à peu-près N. E. & S. Ouest. J'ai trouvé que le côté oriental de l'isle court presque N. E. $\frac{1}{4}$ E. & S. O. $\frac{1}{4}$ O. & que l'extrémité méridionale gît au 10^d $23'$ de latitude-S. & au 236^d $5'$ de latitude Ouest. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté oriental, & nous avons reconnu que cette navigation étoit absolument sans danger. La terre qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, est basse dans un espace de deux ou trois milles en-dedans du rivage & entrecoupée en général de criques salées : parderrière la terre basse il y a des montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à une hauteur considérable. Nous gouvernâmes O. N. O. jusqu'à deux heures de l'après-midi, étant alors à peu de distance de la pointe Nord de *Rotte*, nous mîmes le cap au N. N. O., afin de passer entre cette isle & celle de *Semau*; après avoir gouverné trois lieues dans cette direction, nous tournâmes au N. O. & à l'O., à six heures, nous étions hors de toutes les isles.

isles. A ce tems, la partie méridionale de *Semau*, qui gît au $10^d\ 15'$ de latitude Sud, nous restoit au N. E. à quatre lieues, & l'isle de *Rotte*, s'étendoit au S. jusqu'au S. 36^d Ouest. L'extrémité septentrionale de cette isle & la pointe Sud de *Timor* sont situées au N. $\frac{1}{2}$ E. & au S. $\frac{1}{2}$ O. l'une de l'autre, à la distance d'environ trois ou quatre lieues. A l'extrémité Ouest du passage entre *Rotte* & *Semau*, il y a deux petites isles, dont l'une est près de la côte de *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe S. O. de *Semau*; on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large, 'à travers lequel nous passâmes. L'Isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs grèves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espèce d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Sur les dix heures du soir, nous observâmes dans le ciel un phénomène qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale & à d'autres en étoit très-différent: il étoit formé d'une lueur rougâtre & obscure, qui montoit environ 20^d au-dessus

ANN. 1779.
Septembre.

de l'horizon : son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en dehors de cette première couleur, passioient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient & reparoissoient à-peu-près au même instant comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire & de vibration qu'on observe dans ce phénomène. Le milieu de la lueur nous restoit au S. S. E. du vaisseau; & elle dura sans que son brillant diminuât jusqu'à minuit; nous nous retirâmes alors pour nous coucher, & je ne puis pas dire combien elle continua de temps après.

APRÈS avoir dépassé toutes les îles qui sont placées entre *Timor* & *Jaya*, dans les cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'Ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin, 17, que nous aperçûmes, sans nous y attendre, une île qui nous restoit à l'O. S. Ouest. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement dessus, & à dix heures nous étions près de son côté septentrional; nous y aperçûmes des maisons, des cocotiers, & nous fûmes surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle, dans notre situation, nous ne pouvions pas résis-

ter, d'autant que plusieurs* de nos gens se portoient assez mal & murmuroient de ce que je n'avois pas touché à *Timor*. Je résolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroissoient si fort en état de nous fournir des provisions, afin de dissiper par-là la maladie & le mécontentement qui se répandoient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore, mon second Lieutenant, sur la pinasse, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présens aux Naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut parti, nous découvrîmes du vaisseau deux hommes à cheval qui sembloient se promener sur les collines, & s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avoient formé un établissement dans l'isle, & nous espérâmes que nous n'aurions pas à surmonter les circonstances désagréables qui suivent toujours les premières entrevues avec des sauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse, près de quelques maisons, & il rencontra huit ou dix Insulaires qui, par leur habillement & leur figure, ressembloient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient sans

ANN. 1770.
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

armes; l'un d'eux conduisoit un âne. Ils invitèrent poliment M. Gore à descendre à terre, & ils conversèrent avec lui par signes; mais ils ne purent guères s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, & il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaisseau. Cependant je le renvoyai une seconde fois avec de l'argent & des marchandises, afin d'acheter au moins, s'il étoit possible, quelques rafraîchissemens pour les malades; le Dôcteur Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce tems, je louvoyai avec le vaisseau qui étoit alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous aperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un étoit vêtu à l'Européenne, portant un habit bleu, une veste blanche & un chapeau bordé; ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua; mais ils se promenèrent en regardant le vaisseau avec beaucoup de curiosité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers & un grand nombre de personnes à pied se rassembler autour noix de nos gens, & nous remarquâmes, avec beaucoup de plaisir, qu'on portoit plusieurs noix de coco dans le bateau; d'où nous conclûmes qu'il s'étoit établi quelque espèce de commerce.

APRÈS que le bateau eut resté à terre environ une heure & demie , il nous fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où nous pourrions mouiller; nous portâmes directement de ce côté, & le bateau qui nous suivait arriva bientôt à bord. Le Lieutenant me dit qu'il avoit vu quelques-uns des principaux personnages de l'isle qui portoient du linge fin & avoient des chaînes d'or autour de leur col. Il ajouta qu'il n'avoit pas pu acheter des noix de coco , parce que celui à qui elles appartenoient étoit absent , mais qu'on en avoit envoyé environ deux douzaines en présent au bateau , & que les Insulaires avoient accepté quelques toiles en retour. Les Naturels du pays , pour lui donner l'instruction qu'il demandoit d'eux , tracèrent sur le sable une représentation grossière d'un havre au-dessous du vent & d'une ville située tout auprès. Ils lui donnèrent aussi à entendre que nous pourrions nous y procurer une grande quantité de moutons , de cochons , de volailles & de fruits. Quelques-uns d'entr'eux prononçoient souvent le mot de *Portugais* , & faisoient mention de *Larntuca* sur l'isle d'*Ende*. D'après cette circonstance, nous conjecturâmes qu'il y avoit des Portugais en quelques endroits de l'isle , & un de nos gens , Portugais de naissance , qui étoit dans notre bateau, entreprit de

ANN. 1770.
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

converser dans la Langue avec les Indiens ; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en savoient qu'un ou deux mots par routine. Lorsqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avoit une ville près du havre qu'ils nous avoient indiqué, l'un d'eux, pour nous donner un renseignement qui pût nous guider, nous fit entendre que nous devions examiner quelque chose qu'il exprima en croisant ses doigts ; notre Portugais imagina à l'instant qu'il vouloit nous parler d'une croix. Comme le bateau se rembarquoit pour revenir à bord, le cavalier habillé à l'européenne s'avança ; mais l'Officier, n'ayant pas sa *commission* sur lui, crut devoir éviter une conférence.

A sept heures du soir, nous jettâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler, à environ un mille de la côte, par 38 brasses, fond de sable net. La pointe septentrionale de la baie nous restoit au N. 30^d E. à deux milles & demi, & nous avions au S. 63^d O. la pointe Sud ou l'extrémité O. de l'isle. Lorsque nous entrâmes dans la baie, nous découvrîmes une grande ville Indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après, nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon Hollandois & d'entendre trois coups de canons. Nous continuâmes cepen-

dant notre chemin tant que nous eûmes fond, & quand il nous manqua, nous mîmes à l'ancre.

ANN. 1770.
Septembre

LE 18, dès qu'il fut jour, nous aperçûmes le même pavillon sur la grève vis-à-vis du vaisseau; je pensai que les Hollandois avoient un établissement dans cette isle, & j'envoyai à terre M. Gore, mon Lieutenant, rendre visite au Gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, & par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu, en débarquant, par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille; ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage & marchèrent sans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'isle, à qui il dit par un Interprète Portugais, que notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne, & qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques-uns des rafraîchissemens que l'isle fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle étoit disposée à nous procurer tout ce que nous désirions; mais que, par l'alliance qu'elle avoit faite avec la Compagnie-Hollandoise des Indes orientales, elle ne pouvoit

ANN. 1770.
Septembre.

commercer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander sur-le-champ à l'Agent de la Compagnie, qui étoit le seul blanc de l'Isle. Il envoya à cet homme, qui résidoit à quelque distance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de notre arrivée & de notre demande : sur ces entrefaites, M. Gore me dépêcha un de ses gens pour m'apprendre sa position & l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le Résident Hollandois vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avoit adressée ; il s'appelloit *Jean Christophe Lange*, natif de Saxe, & c'étoit la même personne que nous avions vue à cheval habillée à l'euro péenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, & il l'assura que nous étions les maîtres d'acheter des Naturels du pays tout ce qu'il nous plairoit. Peu de tems après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainsi que le Roi & plusieurs Indiens de sa suite. M. Gore leur dit qu'il étoit prêt à les y accompagner ; mais ils désirèrent qu'on laissât deux de nos gens à terre, à quoi mon Lieutenant consentit.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, & notre dîner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de le partager avec eux.

J'imaginois que sur-le-camp ils alloient s'asseoir, mais le Roi parut hésiter, & enfin il dit un peu confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs souffririons que lui, qui étoit d'une couleur différente, s'assît en notre compagnie. Nos complimens dissipèrent bientôt ses scrupules, & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement & de cordialité. Heureusement nous ne manquions pas d'interprètes; le Docteur Solander & M. Sporing favoient assez l'Hollandois pour converser avec M. Lange, & plusieurs des matelots pouvoient parler avec ceux des Naturels du pays qui entendoient le Portugais. Il arriva que notre dîner consistoit en mouton, & le Roi témoigna le desir d'avoir un de ces animaux : quoiqu'il ne nous en restât qu'un, nous le lui présentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à demander un chien anglois, & M. Banks lui donna poliment son lévrier. M. Lange nous fit entendre qu'il avoit envie d'une de nos lunettes, & sur-le-champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'isle abondoit en buffles, moutons, cochons & volailles, que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la grève afin que nous pussions en acheter autant que nous le desirions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir que nous fîmes boire

ANN. 1770.
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

les Indiens & le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres ; ils furent reçus sur le pont , par nos soldats de marine sous les armes comme ils l'avoient été lors de leur arrivée. Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice : nous satisfîmes sa curiosité & les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention , & il fut fort surpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, sur-tout de la manière dont ils bandoient leurs fusils. La première fois, il frappa le platbord du vaisseau avec un bâton qu'il tenoit dans sa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produisoient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présens à nos hôtes quand ils partirent , & nous les saluâmes de neuf coups de canons auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks & Solander allèrent à terre avec eux , & les accompagnèrent à la ville , qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes ; ces maisons consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier & soutenu sur une plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à nos Naturalistes un peu de leur vin de palmier qui étoit le suc frais de l'arbre,

non fermenté; il avoit une saveur douce, qui n'étoit pas désagréable; MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, espérèrent que cette liqueur pourroit contribuer à la guérison de nos scorbutiques.

ANN. 1770.
Août.

LE matin du 19, j'allai à terre, avec M. Banks & plusieurs des Officiers, pour rendre au Roi la visite qu'il nous avoit faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa Majesté & les Insulaires n'avoient fait aucune démarche pour tenir leur parole; cependant nous allâmes à la maison d'assemblée, construite, ainsi que deux ou trois autres, par la Compagnie Hollandoise; elles sont distinguées de celles des Naturels du pays, par deux pièces de bois ressemblant à une paire de cornes de vache; il y en a une placée à chaque extrémité du faîte qui termine le toit. L'Indien dont nous avons parlé plus haut, vouloit certainement représenter ces pièces de bois quand il croisoit ses doigts; mais notre Portugais, qui étoit bon catholique, y vit un signe de croix, & vouloit nous persuader, par cette raison, que ses compatriotes avoient

ANN. 1770.
Septembre.

un établissement dans l'isle. Nous rencontrâmes en cet endroit M. Lange avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différente espèce, que nous échangerions contre les rafraîchissémens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes permission de les débarquer, ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition, & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les Naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du Gouverneur de *Concordia* dans l'isle de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à son retour.

COMME la matinée étoit fort avancée & que nous n'étions pas disposés à retourner à bord & à manger des salaisons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ses sujets de nous les apprêter. Il répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses

sujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remerciemens, & sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

ANN. 1770.
Septembre.

Le dîner fut prêt vers les cinq heures ; il fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers qui contenoient ou du porc ou du riz ; on avoit rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asséoir. On nous conduisit chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un homme tenant un vase fait de feuilles de palmier & rempli d'eau, qui nous donna à laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour des plats & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la personne qui donnoit le repas, de s'asséoir avec ses hôtes ; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendrait en goûter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pareille crainte, & nous demandâmes aux jardins de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité. Le premier Ministre & M. Lange nous tinrent compagnie, &

ANN. 1770.
Septembre.

nous fîmes un repas délicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens , & le bouillon assez bon ; mais les cuillers, faites de palmier, étoient si petites, que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner, nous fîmes passer notre vin à la ronde ; nous demandâmes une seconde fois le Roi, pensant que , quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table , il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous ; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient , que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & le riz. Dès que nous eûmes diné nous quittâmes la maison , & les matelots & les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé, mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vases, les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé. Comme le vin chauffe & dilate ordinairement le cœur, nous fîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en sentoient les effets pour parler de rechef des buffles & des moutons dont il n'avoit été fait aucune mention jusqu'alors, quoiqu'ils eussent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon, Agent

de la Compagnie, nous fit part alors, avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du Gouverneur de *Concordia*. Cet Officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'isle où nous étions alors, lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions & qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-tems qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fit des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, & qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier & des petits rafraîchissemens qu'on pourroit nous fournir.

Nous pensâmes tous que cette lettre avoit été fabriquée par le Saxon, qu'il n'avoit inventé ces défenses que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en nous défendant de faire des libéralités aux Naturels du pays, il espéroit les détourner à son avantage.

Nous apprîmes le soir qu'on n'avoit conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais seulement un petit nombre de moutons qu'on avoit remmenés avant que nos gens,

ANN. 1770.
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

qui étoient allé chercher de l'argent, pussent s'en procurer. Ils achetèrent cependant quelques volailles & une grande quantité d'une espèce de sirop fait de suc de palmier, qui étoit fort supérieur aux melasses & qui coûtoit beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes à M. Lange, qui imagina un autre subterfuge. Il dit que si nous étions allés nous-mêmes sur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu ; mais que les Naturels du pays avoient craint de recevoir de l'argent de nos gens, de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eût caché jusques-là ce fait s'il étoit vrai, ou osât l'alléguer s'il étoit faux. Cependant j'allai à l'instant vers la grève, mais je ne vis ni moutons ni bétail, & je n'apperçus aucun endroit dans le voisinage où nous pussions nous en procurer. Pendant mon absence, Lange qui savoit assez que je ne réussirois pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les Naturels étoient mécontents de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or pour leurs marchandises, & que sans cet expédient nous ne ferions rien. M. Banks ne crut pas devoir lui répondre ; il se leva bientôt après & nous revînmes tous à bord, fort mécontents de l'issue de nos négociations. Pendant le courant

rant de la journée, le Roi avoit promis qu'on nous ameneroit le lendemain du bétail & des moutons au rivage, & il nous avoit donné des raisons un peu plus plausibles que celles de l'Agent de la Compagnie. Il nous dit que les buffles étoient fort loin dans l'intérieur du pays, & que jusqu'alors il n'y avoit pas eu assez de tems pour les amener.

ANN. 1770.
Septembre.

Le lendemain au matin, 20, nous débarquâmes encore. Le Docteur Solander alla à la ville pour parler à Lange, & je restai au rivage afin de voir quelles provisions on pourroit y acheter. J'y trouvai un vieil Indien à qui nous avions donné le nom de premier Ministre, parce qu'il paroissoit avoir quelque autorité. Voulant mettre cet homme dans nos intérêts, je lui offris une lunette, mais je ne vis rien au marché qu'un petit buffle; j'en demandai le prix & on me répondit qu'il étoit de cinq guinées, c'est-à-dire, deux fois autant qu'il valoit; cependant j'en offris trois. Je crus m'apercevoir que le Maître du buffle pensoit que je le payois assez bien, mais il dit qu'il devoit avertir le Roi de ce que je lui avois offert, avant de pouvoir l'accepter. Il expédia sur-le-champ un messager à Sa Majesté, qui répondit que le buffle ne seroit pas vendu pour moins de

ANN. 1770.
Septembre.

cinq guinées. Je refusai absolument d'en donner ce prix, sur quoi on dépêcha un second messager qui resta plus long-tems que le premier. Tandis que j'attendois son retour, je fus fort surpris de voir le Docteur Solander revenir de la ville suivi de plus de cent hommes, dont quelques-uns étoient armés de fusils & d'autres de lances. Lorsque je demandai la raison de cette apparence d'hostilité, le Docteur me dit que M. Lange lui avoit expliqué un message du Roi, qui portoit que ses sujets ne commerceroient point avec nous, parce que nous avions refusé de leur payer leurs marchandises au-delà de la moitié de leur valeur, & que passé ce jour-là on ne nous permettoit plus de rien acheter en aucune manière. Outre les Officiers qui commandoient le détachement, il y avoit avec eux un homme né à *Timor*, de parens Portugais, & que nous reconnûmes ensuite pour être une espèce de Collègue du Facteur Hollandois. Cet homme m'annonça un ordre qu'il prétendoit venir du Roi, & qui contenoit en substance ce que le Docteur Solander avoit appris de Lange. Nous crûmes tous que c'étoit un artifice employé par le Facteur pour nous arracher de l'argent, & qu'il nous avoit déjà préparés à cette exaction par la prétendue

lettre reçue de *Concordia*. Pendant que nous délibérions sur les mesures que nous avions à prendre, le Portugais, afin d'accomplir plutôt son projet, commença à renvoyer les Indiens qui avoient apporté les volailles & le sirop, & d'autres qui amenoient des buffles & des moutons. En jettant mes yeux sur le vieillard à qui j'avois donné le matin une lunette, je crus appercevoir dans ses regards qu'il n'approuvoit pas ce qui se passoit, c'est pourquoi je le pris par la main, & je lui présentai un grand sabre. Ce présent eut des suites favorables pour nous; il accepta le sabre avec un transport de joie, il l'agita sur la tête du Portugais, qui se mit à trembler; & il lui ordonna, ainsi qu'à l'Officier qui commandoit le détachement, de s'asseoir derrière. Les Indiens, qui malgré les spécieux prétextes des injustes Facteurs de la Compagnie Hollandoise, avoient grande envie de nous fournir ce dont nous avions besoin, & qui paroissoient desirer avec plus d'ardeur nos marchandises que notre argent, profitèrent à l'instant de l'occasion qu'on leur offroit, & dans peu le marché fut bien approvisionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles, dont l'un ne pesoit pas plus de cent soixante livres; mais j'en achetai sept autres à beau-

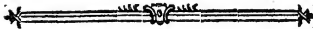

A NN. 1770
Septembre.

ANN. 1770.
Septembre.

coup meilleur marché , & j'aurois pu m'en procurer autant que je le desirois au prix que j'aurois voulu fixer , car on les amenoit alors en troupeaux sur le rivage. Lange partagea sûrement les profits des deux premiers qui me coûtèrent si cher ; il espéroit également avoir part à la vente des autres ; c'est pour cela qu'il avoit prétendu que nous devions les payer en or. Les Naturels furent contens de ce que nous leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous cédèrent dans la suite , & ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'Agent de la Compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier Ministre , notre ami , eut mis de l'ordre dans le marché , ne nous coûtèrent qu'un fusil la pièce , & à ce prix nous aurions pu en charger notre vaisseau.

Les rafraîchissemens que nous prîmes , consistoient en neuf buffles , six moutons , trois cochons , trente douzaines de volailles , un petit nombre de limons , quelques noix de cocos , plusieurs douzaines d'œufs dont la moitié se trouva pourrie , un peu d'ail , & quelques centaines de gallons de sirop de palmier.

Fin du septième Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce septième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

L I V R E I I I.

CHAP. III. *SITUATION dangereuse où
se trouva le vaisseau dans sa traversée
de la Baie de la Trinité à la Rivière
Endéavour.* page 5

CHAP. IV. *Ce que nous fîmes sur la Ri-
vière Endéavour pendant qu'on y
radouboit le Vaisseau. Description du
Pays adjacent de ses Habitans &
de ses productions.* 26

CHAP. V. <i>Départ de la Rivière Endéavour. Description particulière du Havre où le Vaisseau fut radoubé, du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Rivière Endéavour à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Galles. Dangers de cette navigation.</i>	78
---	----

CHAP. VI. <i>Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. Description particulière du Pays, de ses productions & de ses Habitans. Petit Vocabulaire de la Langue de ces Peuples & quelques observations sur les courans & les marées.</i>	132
--	-----

CHAP. VII. <i>Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée. Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier Pays.</i>	179
--	-----

CHAP. VIII. <i>Passage de la Nouvelle-Guinée</i>	
--	--

DES CHAPITRES. 132

à l'Isle de Savu. Ce que nous fîmes
dans cette Isle. 199

Fin de la Table des Chapitres.

